

MARCEL DHANYS

# Le vœu de Phanette

BeQ

**Marcel Dhanys**

# **Le vœu de Phanette**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *À tous les vents*  
Volume 1215 : version 1.0

# **Le vœu de Phanette**

Édition de référence :

Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1900.

*Deuxième édition.*

# I

*La Marquise douairière de Listenois au Comte de Cahuzac, en son château de l'Isle, près Poitiers.*

Au Tourillon, ce 2 mars 1772.

Sommes-nous bêtes, vieil ami ! N'avons-nous pas, vous, quelque part au couvent une petite-nièce, moi, le diable sait où à travers le monde, le vaste monde, un coquin de neveu ? Si nous les mariions, que vous en semble ?

Voilà ce que c'est, vieil ami, de m'avoir écrit sur votre solitude une lettre qui m'a bien tiré quatre larmes de l'œil, à mon âge ! si ce n'est pas le comble du ridicule !

Eh ! oui, je ne vais pas là contre ; réunies, les tristesses de nos solitudes ne ressembleraient pas mal à du bonheur ; mais vous savez bien que la

mort du marquis m'a libérée si tard qu'il n'était plus temps pour moi de faire l'apprentissage du bonheur. Donc, plus rien à espérer pour nous ; mais la vie commence pour d'autres, si nous essayions de donner à leur jeunesse un peu des joies qu'a ignorées la nôtre ?

C'est pour n'avoir point pu vous pencher avec moi sur le berceau d'un petit enfant que vous n'avez pas voulu de berceau dans votre maison solitaire. Moi, vous savez que j'exécrais de trop bon cœur le marquis pour avoir envie de le voir revivre en la personne d'un héritier de son nom et peut-être de ses vices.

Pourtant, depuis que la vieillesse est venue, je me dis que j'ai peut-être bien sottement gaspillé ma vie : Si peu que rien (et grâce à Dieu !) de mari, pas d'amant, car vous savez que j'eus ce ridicule de garder au marquis une fidélité dont il se souciait assez peu, et cela uniquement par respect pour la devise de ma maison : *Tout droit !* pas d'enfant, rien alors, pas ça ! de sentiment à se mettre sous la dent !... si pourtant, mon coquin de neveu. Mais un neveu c'est si peu à une tante ! et

le gaillard fut si peu à quelqu'un, même du vivant de ses parents : une ardeur, une flamme, un tumulte de vie incroyable. Ah ! le voilà ! enfin ! Frrrout... demain il est à tous les diables, en train de casser la tête aux ennemis du roi, à moins qu'il ne soit à Paris dans les coulisses de l'Opéra à faire les cinq cent mille folies pour le joli minois de la Corisandre. Enfin, pour parler à la vieille mode de votre ami, le maréchal de Brissac « onques ne se vit plus adorable mauvais sujet ».

Croyez-vous pas que votre petite nièce en raffolera ? Marions donc ces enfants sans tarder. Pour moi, je m'étonnerai bien s'ils ne nous font, sous peu, présent d'un gros garçon que nous aimerons bien, vous, parce qu'il sera un tout petit peu de moi, moi, parce qu'il sera un tout petit peu de vous. C'est dit, n'est-ce pas ? j'écris à mon neveu et vais m'occuper du berceau.

N'est-ce pas, vieil ami, que cela vous ragailardit, la pensée de ce berceau que nous allons avoir un peu à nous deux ?

## II

*Le Chanoinesse Irène de Bestein à mademoiselle  
Simonne de Tourzel, en l'Abbaye de Panthémont.*

Remiremont, ce 4 mars.

Ma chère nièce,

Je viens vous faire part d'une nouvelle qui, je l'espère, vous comblera de joie. Sa Majesté a bien voulu m'octroyer la grâce de vous recevoir en notre Chapitre de Remiremont en qualité de *dame nièce*. Voilà donc votre avenir fixé au mieux de mes désirs et de vos intérêts, tant spirituels que temporels.

Je suis assurée que vous sentirez vivement la grâce que vous fait le Roi en vous admettant dans notre Chapitre qui a pour destination de recevoir le sang le plus pur des maisons souveraines, les noms les plus illustres du monde chrétien.

Votre jeunesse et votre inexpérience trouveront près de moi un sûr asile contre les dangers du monde. Ces dangers me paraissent particulièrement redoutables pour vous qui avez reçu en partage la funeste beauté de votre feu mère.

Pour moi, si j'ai gémi dans mon ignorante jeunesse d'être si totalement dépourvue de ce don fatal de la beauté, j'ai reconnu, en avançant en âge, que ce qui m'avait d'abord paru une cruelle épreuve était en réalité une grande faveur. J'ai dû à cette faveur d'être à l'abri des hommages de ces monstres d'hommes, hommages dont je n'aurais manqué d'être blessée au plus intime de ma pudeur. En dépit de votre beauté, et grâce à ma sollicitude, vous échapperez, comme moi, à ce redoutable piège du mariage.

Vous saurez, ma chère nièce, que je remercie Dieu, tous les jours de ma vie, de deux grâces : la première, de m'avoir épargné les épreuves du mariage ; la seconde de m'avoir appelée à le servir d'une manière si conforme à ma naissance dans notre Chapitre de Remiremont. Je n'ai non



plus cessé de lui demander pour vous les mêmes faveurs.

En ce qui concerne le mariage, je ne doute pas que vous n'éprouviez pour ce pénible et dangereux état la très légitime horreur qu'il m'a toujours inspirée. Mais, vos maîtresses m'ayant rendu bon témoignage de votre piété, peut-être nourrissez-vous le projet de prononcer des vœux solennels dans un monastère. Sans aller jusqu'à contraindre, sur ce point, votre inclination, je vous engagerai à renoncer à ce projet, vous promettant, pour donner autant qu'il est en moi satisfaction à votre désir de perfection, de vous faire mener à Remiremont la vie la plus régulière et la plus retirée. C'est ainsi que je renoncerai, dès que vous m'aurez rejointe, au privilège qui nous est accordé de ne résider au Chapitre que deux ans sur trois.

Je n'ai, du reste, comme vous le savez, joui de ce privilège qu'une fois, l'année dernière, voulant, avant votre entrée au Chapitre, vous présenter à celles des dames Abbesses et Chanoinesses de Paris et de Versailles qui sont de

mes amies.

Soyez donc assurée, ma chère nièce, que je ne ferai nulle violence à vos sentiments de piété et à votre désir de retraite. Plus j'avance en âge et plus la vie pieuse et retirée a de charmes pour moi. Réjouissez-vous donc, car vous connaîtrez, dès votre jeunesse, la douceur de cette vie, et remerciez-moi d'avoir, dans ma tendre sollicitude pour vous, ma chère nièce, assuré votre bonheur en ce monde et votre salut éternel dans l'autre.

### III

*Le comte de Cahuzac à la Marquise douairière  
de Listenois, en son château de Tourillon par  
Beauvais.*

L'Isle, ce 12 mars.

C'est moi, Divine, qui suis une vieille bête indigne de baiser le bout des ailes de l'ange que vous êtes et que vous fûtes toujours, hélas ! pour le dam du plus fervent de vos adorateurs. Mais trêve aux vieilles peines puisque vous voulez enchanter mes derniers jours d'un peu de jeune espérance. Pardieu ! par la sambleu ! la bonne idée que celle de ce mariage et du gros poupon qui ne saurait manquer d'en être l'immédiat résultat ! Ce que nous allons le dorloter, le bécoter, le mignoter, le gros chéri !

C'est pardieu vrai, tout de même, que j'ai

quelque part, à l'Abbaye de Panthémont, une petite-nièce dont je suis le tuteur. À telles fins que je crois même qu'elle s'appelle Françoise. Et ne croyez pas que je la néglige, cette enfant : je répons exactement chaque année à la lettre qu'elle ne manque pas de m'écrire pour ma fête ; je fis même le voyage exprès pour la voir, il y a bien quatre ans de cela : elle pouvait avoir dans les treize ans.

À vous dire le vrai, et sans lui faire de tort, elle me parut blanche grasse et bête comme une oie. Diable m'emporte si, à la place de votre coquin de neveu, c'est à elle que je donnerai le plaisir de me faire un héritier ! Enfin c'est son affaire, si vous croyez qu'il s'en accommodera, moi je ne demande pas mieux.

Il faut que vous sachiez que la petite n'a pas grand-chose, le plus clair du bien de ses parents devant aller, comme il est juste, à son sacripant de frère. Mais si ce mariage se fait, c'est à elle et non à son frère que je laisserai tout mon bien qui peut bien aller à cinq cent mille livres. Et si mon oie grasse de nièce me donne un gros garçon qui

soit tout le portrait de votre neveu qui est tout  
votre portrait, tout coquin qu'il soit et tout ange  
que vous êtes, c'est encore moi qui lui serai  
redevable.

Voyez, combinez, et menez à bonne fin ce  
bienheureux mariage. Si l'affaire marche, je  
sortirai de mon trou et irai, Divine, mettre à vos  
pieds l'hommage de mon immuable et  
respectueux attachement.

## IV

*Simonne de Tourzel à la Comtesse de Bestein, au  
Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 12 mars.

Madame et très honorée tante,

Je voudrais vous remercier comme il convient de votre sollicitude à mon égard. Mais, quoique je sois convaincue que vous n'avez en vue que mon bien véritable, oserai-je vous dire ma pensée tout entière au sujet de la faveur que Sa Majesté a bien voulu m'octroyer à votre demande. Je sens tout le prix de cette faveur et l'accepte, sinon avec joie, du moins avec une entière soumission à votre volonté.

Je crains que le témoignage trop bienveillant que madame Sainte-Gertrude a bien voulu vous rendre de moi ne vous ait abusée sur mes

véritables dispositions. Je dois donc vous dire qu'après m'être sérieusement examinée je ne me sens nulle vocation pour le cloître.

Si quelque chose m'agrée dans cette nomination de *dame nièce* en votre Chapitre de Remiremont, ce n'est pas l'espoir de trouver auprès de vous une image adoucie de la vie du cloître, mais bien plutôt celui de penser que mon séjour au Chapitre ne sera que temporaire. J'ose espérer que vous voudrez bien m'aider de vos conseils et de vos relations pour me mettre à même de suivre ma vraie vocation qui, j'en suis bien assurée, n'est pas la vie religieuse.

Souffrez donc, Madame et très honorée tante, que je vous prie de ne rien ajouter pour moi aux austérités de votre vie. La retraite et la pénitence n'ont pas, hélas ! pour moi un charme aussi grand que vous paraissez le supposer, je craindrais qu'une telle vie ne fût un fardeau bien lourd pour mes jeunes épaules. Peut-être, les années aidant, en viendrai-je à goûter comme vous les douceurs de la retraite ; pour le moment, ce n'est pas à cette vie de perfection que j'aspire, et ma

naturelle faiblesse ne me rend guère propre qu'à servir Dieu dans la voie commune.

J'ose espérer, Madame et très honorée tante, que ce sincère aveu ne me fera rien perdre de vos bontés, et que vous voudrez bien accueillir favorablement, comme par le passé, mes sentiments de respectueux attachement.



## V

### *La Marquise douairière de Listenois au Comte de Bauffremont, à Versailles.*

Au Tourillon, ce 22 mars.

Ça ! mon neveu, ne vous êtes-vous pas assez fait casser la tête au service du Roi ? et n'êtes-vous pas un peu las d'avoir papillonné de la brune à la blonde avec tant de persévérance dans l'inconstance ? En un mot comme en cent, que diriez-vous d'un mariage avec la petite-nièce de mon vieil ami le comte de Cahuzac ? Je ne connais point cette jeune fille, mais elle est d'une famille qui peut prétendre à s'allier à la nôtre ; elle sera dotée par son oncle, enfin, il me revient qu'elle est charmante.

C'est dit, n'est-ce pas ? vous allez faire votre cour, et vous comblerez de joie, en devenant le

plus heureux mari de France, votre vieille tante  
qui vous aime tendrement.

## VI

*La Chanoinesse Irène de Bestein à Mademoiselle Simonne de Tourzel, en l'Abbaye de Panthémont.*

Au Chapitre de Remiremont, ce 26 mars.

Ma chère nièce,

Si j'ai bien compris votre lettre, ce n'est pas à la vie religieuse mais bien au mariage que tendent vos aspirations.

Je vous aime trop, ma nièce, pour ne pas vous dire, en toute sincérité, ce que je pense d'une disposition d'esprit qui me paraîtrait inconvenante si ma naturelle indulgence pour vous ne m'inclinait à y voir plutôt de l'ignorance et de la sottise. En quel temps vivons-nous, grand Dieu ! pour qu'une fille de qualité puisse, sans y être contrainte par la tyrannie de sa famille, désirer s'engager dans les liens du mariage !

Et votre salut éternel, comment le ferez-vous, petite malheureuse, auprès d'un de ces maris libertins comme le sont tous les jeunes gens de nos jours, si malheureusement infectés du venin des détestables doctrines de ces philosophes qui sont, n'en doutez pas, de véritables suppôts de l'enfer ?

Et si cette considération, pourtant capitale, ne suffit pas à vous toucher, je vous dirai que votre bonheur en ce monde court autant de risques dans le mariage que votre salut éternel. Le meilleur des maris que vous puissiez épouser sera pour le moins bretteur, joueur, brutal ; oui, ma nièce, voilà comme ils sont tous ces monstres d'hommes !

Eh ! ne savez-vous pas que Lauzun battait Mademoiselle ! Oui, il la battait, Mademoiselle, la grande Mademoiselle, la propre petite-fille de Henry IV ! Une fille de sang royal ! il la battait, lui qui n'était que de la plus mince noblesse !

Étonnez-vous, après cela, que j'aie renoncé au mariage ! À dire le vrai, aucun projet d'alliance ne me fut jamais proposé, mais c'est, je n'en

doute pas, parce que j'avais fait le serment de ne jamais me marier, et cela était bien connu.

Je veux espérer, ma nièce, que cet illustre et déplorable exemple de la brutalité des maris ne sera pas perdu pour vous. Je me réjouis, dans ma tendre sollicitude pour vous, à la pensée que vous allez me rejoindre dans cette retraite que je vous ai choisie, et que votre plus ardent désir sera de ne jamais quitter ce sûr asile.

## VII

*Le Comte de Cahuzac à Françoise de Montmorin  
en l'Abbaye de Panthémont.*

L'Isle, ce 26 mars.

Ma chère nièce,

Diable m'emporte si j'espérais pour vous la chance qui vous arrive ! Jusqu'ici je ne me suis guère occupé de vous, pensant que vous étiez destinée, de par votre peu de bien, à finir vos jours dans un couvent. Mais peut-être qu'un mari ferait bien mieux l'affaire de vos dix-sept ans. Eh bien ! ce mari que pardieu ! je n'avais jamais espéré pour vous, il se présente en la très séduisante personne du comte de Bauffremont, le propre neveu de la marquise Listenois, ma respectable et très honorée amie.

Sur le point de savoir si vous plairez au comte,

Je ne vous cache pas que j'ai des doutes très véhéments. La dernière fois que je vous vis, il y a bientôt quatre ans de cela, vous ne me parûtes guère bien pourvue sous le rapport d'espérances de beauté ; mais il paraît que vers la dix-septième année, la beauté des filles fleurit parfois au-delà des espérances. Je souhaite qu'il en soit ainsi pour vous, ma nièce, et que vous soyez à même de plaire au Comte, moyennant quoi, je vous assurerai tout mon bien.

Mais si, contre mon plus cher désir, et sans doute aussi le vôtre, ce mariage ne se faisait pas, votre mauvais sujet de frère reprendrait tous ses droits à ma succession et il ne vous resterait d'autre ressource que le couvent.

Donc, à bon entendeur salut, préparez vos batteries et emportez-moi d'assaut le cœur de ce charmant garçon. C'est, ma chère nièce, la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur.

## VIII

*Simonne de Tourzel à  
Valentine de Marcé, à  
Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 27 mars.

Qui l'eût dit, mon cœur, qu'en épousant le comte de Lauzun la grande Mademoiselle, en même temps qu'à son propre malheur, travaillait au malheur de ta Simonne ! Ce que je redoutais est arrivé. Ma tante a obtenu pour moi de Sa Majesté un privilège de *dame nièce*. Je dois prochainement la rejoindre en cette qualité au Chapitre de Remiremont.

Et ne t'étonne pas que ma tante ait pris, sans me consulter, une détermination si contraire à mes véritables inclinations ; peut-on, raisonnablement, songer à se marier après



l'illustre et déplorable exemple des malheurs conjugaux de la grande Mademoiselle !... Ne ris pas, ma reine, voilà la raison capitale qui, à l'en croire, a détourné ma tante du mariage, et doit m'engager à sa suite dans cet état du célibat pour lequel je me sens si peu faite.

Tu me diras que je puis objecter à ma tante que, encore qu'elles ne soient pas de sang royal, toutes les femmes ne sont pas battues par leur mari, et que tu es un doux et charmant exemple du bonheur que peut trouver dans le mariage une femme qui aime son mari et en est tendrement aimée. Peine perdue, ma chère ; il paraît que mon salut éternel ne serait pas moins compromis par mon mariage que mon bonheur en ce monde. Et je ne parle pas de la pudeur, de la raison, de la délicatesse naturelle à une fille de condition qui devaient m'inspirer une salutaire horreur du mariage ! Tant y a que la résolution de ma tante est prise et bien prise, et que je la dois rejoindre au Chapitre de Remiremont. Elle est, tu le sais, ma seule famille, et je lui dois obéir comme j'aurais obéi à mes parents.

Cependant, si pour me mettre plus sûrement à l'abri des entreprises de ces monstres d'hommes, comme elle les appelle, ma tante m'avait demandé de prononcer des vœux solennels dans un monastère, j'aurais essayé une résistance dans laquelle n'eût encouragée Madame Sainte Gertrude, qui a toute ma confiance, et qui sait bien que ce n'est pas à la vie religieuse que je suis appelée.

Mais mes vœux de chanoinesse ne me retranchent pas à jamais du monde : comme notre amie Hélène de Lancry et tant d'autres, je puis sortir du Chapitre par le mariage ; je me dis cela pour m'encourager à la résignation, mais je crains bien de rester chanoinesse à perpétuité, ma tante se proposant de me vouer avec elle à la plus rigoureuse retraite.

C'en est donc fait de mes rêves, je ne reverrai jamais celui à qui j'ai donné mon cœur. Je ne sais de lui que son nom, il ignore tout de moi jusqu'à mon nom. Il est tout pour moi, et peut-être a-t-il perdu jusqu'au souvenir de notre unique et brève rencontre. Il me semble que je le perds à jamais

en quittant Panthémont ; cela est absurde, quelle apparence qu'un autre bienheureux hasard nous pût, ici, remettre en présence !

Ce qui n'est que trop vrai, c'est que mon entrée au Chapitre mettra un terme à notre si douce intimité. Plus moyen alors d'entretenir avec toi cette correspondance rendue possible par l'obligeance intéressée de la gouvernante de notre amie Hermine, promue, depuis le mariage de cette dernière avec le comte de Vêrac, au rang de grande mie.

Quoique ses services me soient bien précieux, je ne l'aime guère cette mademoiselle Hortense. Elle m'assure qu'elle n'a que pour moi cette complaisance de transmettre mes lettres, mais je la soupçonne fort de rendre les mêmes bons offices à toutes les blanches en mal, comme moi, de correspondance clandestine.

Cette pensée que je ne pourrai plus t'écrire à cœur ouvert m'est une sensible aggravation de peine, et je ne doute pas que tu ne regrettes, comme moi, d'interrompre cette correspondance dont l'intimité nous donnait l'illusion de la

continuation de nos bonnes causeries de jadis.

Je t'embrasse, mon cœur, et puisque je dois renoncer à ma part de bonheur en ce monde, je souhaite que tu sois heureuse pour nous deux.

## IX

*Le Comte de Bauffremont à la Marquise  
douairière de Listenois en son château de  
Tourillon.*

Versailles, ce 28 mars.

Madame et chère tante,

Eh ! quoi, suis-je d'un âge et d'une tournure à être réduit à la portion congrue du mariage ! Quel crime ai-je commis pour être menacé d'un si rude châtimement ? N'avez-vous donc point oui dire à votre fripon d'ami l'abbé Galiani : Voyez ce que c'est que le mariage ! Songez que le bon Dieu a été obligé d'en ôter le péché mortel. Il a donc mis en équilibre dans la balance l'enfer et le mariage, encore l'enfer a paru plus léger ! Et notez que votre coquin d'abbé ne connaissait, en fait de mariages, que ceux qui respectent au moins la

liberté des contractants et qui se peuvent rompre aussi aisément que conclure. Suis-je donc un assez grand pécheur pour mériter d'être condamné à cette géhenne du mariage, et cela à la fleur de mes ans ?

Votre jeune fille est charmante, dites-vous, parbleu ! il ferait beau voir qu'elle ne fût pas charmante ! Les jeunes filles à marier, en connaissez-vous qui, d'après les marieurs, ne soient pas charmantes ? La petite-nièce de votre vieil ami est, pour le moins, un ange, j'en suis bien assuré, et voilà qui va des mieux. Le diable, c'est que le mariage fait le plus souvent pousser aux anges de son espèce une fameuse paire de griffes ; et, encore que ces griffes soient roses, je ne suis point si pressé de leur permettre de mettre à mal mon pauvre cœur.

En même temps que moi la vôtre, mon ami de Traisnel lisait une lettre de la Marquise.

— Pardieu, me dit-il, mon cher ami, je te veux dire ce que ma femme trouve de plus tendre à me mander, après deux mois de séparation !

Et il me lut ceci :

« Mon ami, vous avez l'absence délicieuse ! »

En vérité, cela n'est-il pas bien engageant !

Ah ! ma tante, qui m'eût dit, quand vous me fûtes si maternelle, pendant ce dernier mois passé auprès de vous, que vous nourrissiez de si noires intentions à l'encontre de ma chère liberté ! Mais vous ne savez donc point que j'aime la liberté au point que dans le temps où je serais près de ma femme avec le plus de plaisir, la pensée que je ne serais pas le maître de n'y être pas si j'avais autre chose que je crusse devoir faire et qui me fût moins agréable, cette seule pensée suffirait à troubler tout mon bonheur.

Ainsi, jugez si je suis bien dans la disposition qui convient pour contracter un engagement éternel. Le seul engagement auquel je ne manquerai jamais, car il fait le bonheur de ma vie, c'est, Madame et chère tante, celui de vous honorer et de vous aimer de tout mon cœur.

## X

### *Françoise de Montmorin à Renée de Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 4 avril.

Ah ! l'heureuse, l'étourdissante nouvelle, ma grande mie ! Je me marie ! Oui, moi, Françoise de Montmorin, ta petite Françon, je me marie ! Comprends-tu ma joie, ma folle joie ! Évanoui à jamais le redoutable spectre du couvent qui semblait être le seul asile où je pusse espérer trouver un refuge à ma sortie de Panthémont ! Ah ! mie, grande mie, quelle joie ! Et celui que j'épouse c'est... Devine un peu... Mais je ne veux pas faire ma petite Sévigné, j'aime mieux te dire tout de suite son nom, c'est le comte Raymond de Bauffremont, colonel aux Gardes françaises.

Grande mie, qui l'eût dit qu'un si brillant



mariage était réservé à ta Françon ! Moi qui n'osais pas même espérer un de ces gentilshommes de province qui font mener à leur femme une vie à périr d'ennui ! et voilà que je vais vivre à la cour ! Ah ! tiens, je suis la plus heureuse des petites mies dont le cœur ait jamais battu dans ce vieux Panthémont.

Si, à bon droit, tu t'étonnes d'une si inespérée bonne fortune, je te dirai que le Comte est le propre neveu de la marquise douairière de Listenois, vieille amie de mon oncle Cahuzac. C'est la Marquise qui a eu l'idée de ce mariage qui enchante mon oncle au point qu'il me promet la totalité de son bien, ce dont mon frère ne saurait manquer d'être fort marri.

Mais ces détails t'importent peu, je connais ta chère âme tendre et sensible ; tu brûles de savoir si j'aime mon fiancé, je te dirai que je ne l'ai point encore vu, mais il est comte de Bauffremont et il vit à la cour : ce sont d'essentielles qualités ; je ne sais si elles seront suffisantes pour me faire aimer mon fiancé, elles le sont, assurément pour me le faire épouser avec

joie. Il me revient cependant que le Comte est un fort séduisant cavalier et cela n'est pas pour rien gêner à ma joie.

C'est te dire que je ne partage point les craintes ridicules que tu éprouvas à l'annonce de ton mariage avec le marquis de Goulaine.

– Es-tu heureuse, te disais-je, un si grand nom !

Tu reprenais, mélancolique.

– Ah ! Françon, s'il allait ne pas m'aimer !

– La belle affaire ! Songe un peu qu'il est chevalier du Saint-Esprit !

– C'est bien de cela qu'il s'agit ! S'il était tel qu'il ne puisse me plaire ! Vois-tu, petite mie, je serais fort malheureuse si je n'étais aimée de mon mari et si je ne pouvais l'aimer.

De quoi je riais fort, car il est vraiment incompréhensible qu'une fille de qualité se puisse mettre en peine de semblables vétilles.

La moitié seulement de tes craintes se sont réalisées. Tu adores le Marquis, me dis-tu, et lui ne se soucie guère de toi. À ta place, je

m'empresserais de le payer de retour.

Je ne m'inquiète donc guère de mes propres sentiments, mais jusqu'au mariage du moins je dois me mettre en peine de ceux de mon fiancé. Si, sous prétexte que je ne lui plais pas, il s'avisait de ne pas m'épouser ! Ne serait-ce pas trop affreux !

Mais j'ai confiance, encore que mon original d'oncle me tienne pour une petite pensionnaire fort dépourvue d'avantages personnels. D'abord il ne m'a pas vue depuis quatre ans ; alors j'aime mieux en croire mon miroir, et mon miroir, consulté ce matin, ne m'a, Dieu merci ! montré rien que d'assez plaisant à regarder.

Mais tu t'étonnes de ce « mon miroir », tu n'as pas oublié combien cruellement se faisait sentir dans notre dortoir l'absence de cet objet si apprécié des jeunes filles en général et des *blanches* en particulier.

Notre dortoir n'est pas moins dépourvu de miroir que par le passé ; mais depuis son installation dans un appartement particulier, après son mariage avec le comte de Vérac, notre petite

Hermine a obtenu, en présent, de son vieux mari, un superbe miroir de Venise. Ce miroir qui fait le plus bel ornement de la chambre de la petite comtesse est devenu en quelque sorte notre miroir à nous les *blanches*. Tu ne saurais croire ce qu'il vaut de fréquentes visites à sa propriétaire.

Madame Sainte Agathe disait l'autre jour :

– Je ne savais pas que la comtesse de Vêrac eût à ce point la sympathie des *blanches*. Elles passeraient leur vie chez elle, si l'on n'y mettait bon ordre.

À quoi madame Sainte Ursule répliqua :

– Eh ! ne voyez-vous pas que les *blanches* sont semblables à des alouettes, et que c'est le beau miroir de cette petite qui les attire !

Crois-tu que mademoiselle Hortense a fait des façons pour te faire parvenir ma dernière lettre.

– En vérité, me dit-elle, je ne sais si je dois... Si madame l'Abbesse apprenait. En conscience je ne puis plus...

N'est-ce point plaisant, une pareille espèce qui

se mêle d'avoir une conscience ! Pour faire taire ses scrupules, je viens de lui annoncer mon mariage. Aussitôt, changement complet. Elle veut bien m'assurer qu'elle me continuera, comme par le passé, ses bons offices, avec zèle et discrétion. Naturellement ! la bonne âme se doute bien que je serai à même, pendant cette période des fiançailles, de reconnaître libéralement ses services, et cet espoir n'a pas manqué de la mettre en paix avec sa délicate conscience. Je me réjouis fort de la continuation de sa bonne volonté puisque tes espérances de maternité ne te permettent pas de faire le voyage de Paris. Je vais avoir tant et tant de choses à te dire !

Je t'embrasse, grande mie, et suis de tout cœur ta trop heureuse petite mie.

## XI

*La Marquise douairière de Listenois au Comte de Bauffremont, à Versailles.*

Au Tourillon, ce 9 avril.

Eh ! mon neveu, qui vous dit que le mariage soit le paradis sur la terre ! Ce n'est assurément pas moi, car vous savez que je ne l'ai point trouvé tel. Mais je requiers le mariage de votre bonne volonté comme étant le seul moyen qu'on ait encore trouvé de vous permettre de perpétuer votre race en la personne d'un gros garçon, héritier de votre nom et de vos titres.

En retour de la tendresse maternelle que j'eus toujours la faiblesse de vous témoigner, vous ne pouvez me refuser cette dernière joie d'un enfant de vous à aimer et à dorloter. Mais pour me faire ce plaisir ce n'est pas à vos Corisandres et C<sup>ie</sup>

qu'il vous faut recourir. Vous devez donc vous résigner à solliciter la bonne volonté de ma jeune amie, bonne volonté qui, je n'en doute pas, vous est tout acquise.

Je ne voudrais pas (puisque vous m'avez fait vos confidences, affreux mauvais sujet) travailler avec ces demoiselles de l'Opéra à vous rendre fat ; mais vous êtes d'une tournure à ne pas craindre que votre femme soit tentée de trouver que vous avez « l'absence délicieuse ». Savez-vous du reste si votre ami n'avait pas prévenu sa femme sur le chapitre de ces douceurs conjugales trop à la mode de nos jours ?

Je poursuis donc mes négociations, et vous allez me faire le plaisir d'épouser au plus tôt mademoiselle de Montmorin. Pourriez-vous me refuser cette satisfaction ? Non, car, en vérité, si vous aviez le cœur assez dur pour cela, vous seriez un monstre, un véritable monstre, et vous n'êtes, au demeurant, que le plus cher des mauvais sujets de neveux.

## XII

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux  
dame nièce au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 9 avril.

Vous saurez, ma grande amie, que nous nous sommes battues comme des plâtres Adélaïde de Roquefeuil et moi. Elle est très orgueilleuse parce que sa petite maman, mademoiselle Françoise de Montmorin se marie. Moi, j'ai à vous dire, avec bien du regret, que ma petite maman à moi, mademoiselle Simonne de Tourzel, va aller vous rejoindre au Chapitre de Remiremont. Ça vous fera bien plaisir, à vous, parce que vous l'aimiez beaucoup, mais moi ça me fait un gros chagrin puisque je ne la verrai plus.

Je voudrais bien savoir pourquoi toutes mes petites mamans, vous d'abord, puis maman



Simonne que j'aime quasi autant que vous, entrent au Chapitre de Remiremont. C'est bien ennuyeux pour moi que mes petites mamans ne se marient pas, parce que Adélaïde ne cesse de me jeter au visage que c'est un mauvais signe pour moi, et que, moi non plus je ne me marierai pas. C'est même pour ça que je lui ai donné une tape, elle m'a vilainement tiré les cheveux, et ça a été une batterie épouvantable.

Madame Sainte Agathe est venue nous séparer ; elle nous a mises au coin toutes deux pendant la récréation ; mais ça m'était bien égal parce que mon amie Christine de Jaucourt est venue me parler en cachette. Je lui ai tout raconté, alors elle m'a dit :

– Vraiment, Phanette, vous êtes bien bête, si vous voulez que votre petite maman se marie, vous n'avez qu'à faire un vœu.

Alors je lui répons :

– Ah ! oui, je le voudrais bien, afin de faire enrager cette vilaine Adélaïde ; mais je ne sais pas du tout ce que c'est qu'un vœu.

– Eh bien voilà, on fait une promesse à Sainte Radegonde.

– Quelle promesse ?

– Mais je ne sais pas, moi, on promet ce que l'on veut, une chose que l'on puisse faire tous les jours ; car, faites bien attention, si vous manquez un seul jour, votre vœu ne vaut plus rien.

– C'est bon, dis-je, je vais donc promettre de faire une chose qui ne soit pas du tout difficile.

À ce moment madame Sainte Agathe vit que je parlais à Christine et elle l'obligea à aller jouer. Moi je me demandais quelle promesse je pourrais bien faire. Quand j'eus trouvé, je me rapprochai tout doucement d'Adélaïde et lui dis :

– Vous savez, je viens de faire un vœu, alors ma petite maman se mariera tout comme la vôtre.

Alors elle me dit :

– D'abord, vous êtes trop petite, il n'y a que les *blanches* qui font des vœux ainsi.

– Eh ! bien, j'ai fait un vœu tout de même, le vœu de manger chaque jour une *dariole*, et comme je les aime beaucoup je tiendrai mon vœu

aussi bien qu'une *blanche*.

Sur cela cette sotte Adélaïde fit de grands éclats de rire, si bien que madame Sainte Agathe m'obligea à retourner dans mon coin.

Je me dis alors qu'Adélaïde avait ri parce qu'elle pensait qu'on ne me donnerait pas chaque jour une *dariole*, et qu'alors je ne pourrais pas accomplir mon vœu. Cela me mit en colère et je me dis : Vraiment, je suis bien bête ! Je fais vœu de donner tous les jours une bonne tape à Adélaïde, au moins cette promesse-là, je suis bien assurée de la tenir.

J'espère donc que Sainte Radegonde exaucera mon vœu, et que ma petite maman n'ira pas au Chapitre de Remiremont. Je comptais qu'elle vous remettrait cette lettre que j'avais commencée la semaine dernière. Enfin, j'attendrai une autre occasion pour vous la faire parvenir. Vous sentez bien que je ne la puis montrer à madame Sainte Agathe ; elle n'aurait qu'à m'empêcher d'accomplir mon vœu, et ce serait bien malheureux.

Recevez, ma grande, un gros baiser de votre  
petite Phanette qui vous aime de tout son cœur.

## XIII

*Le Comte de Bauffremont à la Marquise  
douairière de Listenois, en son château de  
Tourillon.*

Versailles, ce 15 avril.

Madame et chère tante,

Eh ! oui, je suis un monstre, c'est là mon excuse ! Si vous étiez moins bonne, vous me rendriez moins criminel, et cela m'accommoderait mieux, car je suis si habitué à être dans mon tort que j'y vis comme le poisson dans l'eau.

Mais pour cette fois, peut-être me devrez-vous être reconnaissante de mon peu d'inclination à vous obéir. Songez-y bien, ce gros garçon, dont, avec le concours de mademoiselle de Montmorin, vous voulez que je vous fasse présent, il peut

avoir le mauvais goût de ressembler à son monstre de père. Souvenez-vous de toutes les inquiétudes que vous ont causées les cent mille sottises que j'ai déjà faites. Qui m'eût dit qu'un jour viendrait où je ne vous paraîtrais plus suffire, à moi tout seul, à faire votre tourment !

Et votre jeune amie ? il me semble que vous ne lui voulez guère de bien en cette affaire. Elle ne m'a jamais vu ; comment s'accommodera-t-elle de cette sorte d'obligation d'aimer par ordre. Sans être aussi fat que vous supposez que je le suis, je sais, par des expériences aussi nombreuses que variées, que je suis de ceux que les femmes semblent n'avoir pas trop de répugnance à aimer. Mais peut-être suis-je tout l'opposé de l'idéal que votre ange à griffes roses ne doit pas manquer de voir passer dans ses rêves.

Et moi-même, suis-je assuré de prendre pour elle cette inclination sans laquelle le mariage n'est que l'union de deux êtres faits pour sympathiser chacun de son côté... avec un autre. Je sais qu'il est fort à la mode ; mais je suis,

depuis peu, enclin à trouver cette mode mauvaise.

Je vous supplie donc, Madame et chère tante, d'avoir pour agréable que je continue, seul de mon nom, à vous honorer et chérir, m'engageant de grand cœur à vous aimer autant, à moi tout seul, que le pourrait jamais faire toute une nichée de petits Bauffremont.

## XIV

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 16 avril.

Sais-tu, grande mie, que ta lettre ne me satisfait qu'à moitié ? Tu prends part à ma joie, sans doute, il ferait beau voir que toi, ma meilleure amie, tu n'y prisses pas part ! Mais, au fond, tu parais plus attristée de l'entrée au Chapitre de Simonne qu'heureuse de mon mariage. Cela m'afflige sans m'étonner, car tu ne te gênes pas, quand tu étais à Panthémont, pour me préférer celle que l'on appelait déjà *la Merveille*, encore qu'elle fit assez peu de cas de toi, uniquement occupée qu'elle était de sa chère Valentine.

C'est du reste une chose inconcevable que



L'adoration des *blanches* pour cette Simonne. Pour moi, je suis loin de partager la commune admiration, ayant toujours eu dans l'idée qu'avec ses grands airs *la Merveille* ne valait pas plus qu'une autre. Écoute un peu le récit de cette aventure, et, si prévenue que tu sois en faveur de Simonne, tu reconnaîtras que tu ne peux guère la disculper de l'accusation de jalousie que je ne crains pas de porter contre elle.

Tu penses que l'heureuse nouvelle que m'annonçait mon oncle est de celles que l'on a grand-peine à garder pour soi. Ne voulant pas me vanter moi-même de ce qui n'est encore qu'à l'état d'espérances, je me contentai de faire, sous le sceau du secret, mes confidences à Suzanne de Peyrusse, bien assurée que, par ses soins, la nouvelle serait bientôt répandue.

En effet, dès la récréation je la vis aller de groupe en groupe d'un air important et mystérieux, et, en un clin d'œil, la bienheureuse nouvelle eut fait le tour des *blanches*.

*La Merveille* avait été retenue à la bibliothèque, où je la rejoignis avec Victoire de

Buzençois et Hélène de Moustier qui étaient d'obédience avec nous ; Victoire mourait d'envie de me parler de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Madame Saint Arsène m'ayant demandé *Les sept châteaux de l'âme* de sainte Thérèse, je lui portai les *Confessions* de saint Augustin. Comme je m'excusais de mon étourderie :

– Ce n'est pas étonnant, fit Victoire, quand on a en tête de si graves préoccupations, on peut bien prendre saint Augustin pour sainte Thérèse, d'autant plus qu'ils portent le même costume.

Madame Saint Arsène qui n'avait entendu que la fin de la phrase se récria :

– Où prenez-vous, mademoiselle de Buzençois que saint Augustin et sainte Thérèse portaient le même costume ?

L'air scandalisé de madame Saint Arsène nous fit faire de grands éclats de rire, et Victoire déclara gravement qu'en fait de costumes, elle entendait parler des reliures.

Mais ce n'était pas mon affaire de laisser

détourner la conversation, je dis de mon air le plus innocent.

– Mes graves préoccupations, Victoire ? Lesquelles, je vous prie ?

– Oui, oui, faites votre mystérieuse !

– C'est fort mal à vous, Françoise, fit Hélène, de nous cacher votre prochain mariage.

– Ah ! fis-je, en jouant l'embarras, vous savez donc...

Au mot de mariage, *la Merveille* qui rangeait des livres sur le plus haut rayon descendit de son échelle et venant à moi :

– Vraiment, fit-elle, vous allez vous marier, Montmorin, je vous en fais bien mon compliment.

Elle s'accouda au dossier de la chaise de Moustier assise, en face de moi, devant la table. Madame Saint Arsène, fort sourde comme tu le sais, venait de se plonger dans la lecture de son office ; nous pouvions donc, en toute liberté poursuivre notre causerie.

– Oh ! fit Buzençois, ne nous direz-vous pas le

nom de votre fiancé ?

Comme je me faisais un peu prier pour la forme, Moustier dit avec malignité :

– Eh ! ma chère, ne la pressez pas ainsi. Si, comme notre petite Hermine, Montmorin épouse un mari aussi affreux que le comte de Vêrac, et trois fois plus âgé qu'elle, n'est-il pas trop naturel qu'elle ne mette pas un vif empressement à nous le faire connaître ?

– Oh ! bien, fis-je, pour couper court aux charitables suppositions de Moustier, je veux bien vous dire le nom de mon fiancé. C'est le comte de Bauffremont, colonel aux Gardes françaises.

À peine eut-elle entendu ce nom, *la Merveille* devint pâle comme un linge ; elle porta ses mains à sa gorge comme si elle étouffait, et tomba, tout de son long, évanouie.

Tu juges de l'émoi ! Madame Saint Arsène qui, à l'ordinaire, avait passé de la récitation de son office à une douce somnolence, se met à pousser des cris perçants, en voyant, à son

brusque réveil, Tourzel étendue comme morte à ses pieds.

Nous nous empressons toutes, on accourt, on fait respirer des sels à cette pauvre *Merveille* on lui jette de l'eau au visage, et comme l'évanouissement ne cessait pas, on la transporte à l'infirmerie. Madame Sainte Gertrude que l'on s'était hâté de prévenir, accourt tout alarmée, nous oblige toutes à sortir, et reste seule à soigner sa chère préférée.

Nous avons su par mademoiselle Hortense qui avait été offrir ses services, qu'en revenant à elle, Tourzel avait eu une terrible crise de larmes.

Que penses-tu de l'aventure ? Pour moi je n'y vois qu'une explication. Tourzel est, paraît-il, désolée d'être obligée d'entrer en qualité de *dame nièce* au Chapitre de Remiremont. L'annonce de mon brillant mariage lui a fait faire une rapide comparaison de son sort au mien. Elle a dû en éprouver un dépit qu'elle n'a pu surmonter, de là son évanouissement.

Avoue que tu ne l'aurais pas crue capable d'être envieuse à ce point ? mais moi, vois-tu, je

n'ai jamais été la dupe de ses grands airs. Par exemple, je me demande comment elle va m'aborder, et quelle explication elle pourra bien nous donner de son ridicule évanouissement.

Certes, ma joie de mon prochain mariage était grande ; mais oserais-je t'avouer que cette joie est rendue encore plus parfaite par les sentiments d'envie ou de dépit que ne peuvent manquer d'éprouver celles des *blanches* qui, à l'exemple de Tourzel, sont loin de me porter dans leur cœur. Cela te paraît très mal, grande mie très bonne ; que veux-tu, c'est ma revanche de la phrase trop souvent entendue : « Oh ! vous, Montmorin qui n'espérez que le couvent et tout au plus le Chapitre !... » À mon tour maintenant d'espérer mieux, et si tout à fait mieux que cela : un grand mariage et la vie à la cour !

Ne me gronde donc pas, grande mie, ne me gête pas ma joie plus douce d'être un peu méchante.

## XV

*La Marquise douairière de Listenois au Comte de Bauffremont, à Versailles.*

Le Tourillon, ce 18 avril.

Oh ! oh ! que veut dire ceci, mon beau neveu ? Je vous parle mariage, vous me répondez : inclination, sympathie ! Quel diable de langage est-ce là !

Le mariage ? mais n'est-ce point un accident sans conséquence dans la vie d'un homme ? On se marie, qu'est-ce que cela change à la vie du mari ? N'appartient-il pas à la cour, à la guerre, avant d'appartenir à sa femme ? L'amour conjugal, n'est-ce pas une sorte de ridicule, une faiblesse indigne des personnes bien nées ? N'est-il point par trop bourgeois d'être un mari à *résidence*, un mari cousu aux jupons de sa

femme ? L'unique règle du mariage n'est-ce point cet article de loi que le roi fait lire aux maris par son chancelier dans un des contes fripons qui font vos délices : « Que chacun ait une femme pour être celle d'un autre ; et tout rentrera dans l'ordre : telle est la volonté de l'amour ? »

Vous les connaissez, j'imagine, toutes ces belles théories sur le mariage, par la bonne raison que jusqu'ici vous n'en avez point professé d'autres. Que venez-vous donc me parler d'inclination ? En auriez-vous une au cœur, par hasard ? Moi qui croyais, sur la foi de vos friponnes de confidences, que les Corisandres et les Amaryllis avaient jusqu'ici suffi à votre bonheur ! Voyons, grand fou, ne me croyez vous bonne qu'à entendre vos confidences déshonnêtes ?

Venez donc un peu, très près, tout près de votre vieille tante ; mettez-vous à genoux, là sur ce carreau, et commencez votre confession, mauvais garçon. Quel est donc le tendre objet qui a su vous enflammer ?



Tenez, je vous promets de l'aimer de tout mon cœur et même, ah ! ma foi tant pis, mon vieil ami le comte de Cahuzac en pensera ce qu'il voudra, je vous promets de vous la faire épouser. Comme cela, il y aura eu au moins un mariage d'inclination dans notre famille. Je me consolerais d'avoir fait pour mon malheur ce que le maréchal de Brissac appelait un mariage d'antipathie, en vous voyant vous épanouir dans la joie d'un mariage d'amour.

Voyons, beau neveu, parlez. Quelle est l'heureuse jeune fille que vous préférez à mademoiselle de Montmorin ? Dois-je renoncer à mes chers projets ? Soit ; mais vous ne pouvez avoir le désir de donner votre nom qu'à une femme digne de le porter ; épousez-la, j'aimerais qui vous aimez puisque je vous aime bien tendrement.

## XVI

*Françoise de Montmorin à la Marquise de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 18 avril.

Quelle romanesque tu es, grande mie ! En voilà une idée ! croire que Tourzel connaît mon fiancé, qu'elle l'aime peut-être ! Où pourrait-elle l'avoir vu ?

Elle ne sort que très rarement avec sa tante, la chanoinesse qui la promène de couvent en couvent pour aller voir mesdames les Abbesses de sa connaissance, mais qui, pour rien au monde, ne la conduirait dans les compagnies où elle serait exposée à rencontrer ces monstres d'hommes. Tu sais que la chanoinesse leur a voué une haine comique et éternelle, les rendant tous solidaires du crime de lèse sang royal,

commis si délibérément par le monstre Lauzun sur les épaules de la Grande Mademoiselle, sa femme.

Dans ces conditions, où veux-tu que Tourzel ait rencontré mon fiancé ? Mais ce que tu en dis, c'est pour prendre sa défense, ainsi que tu l'as toujours fait. Et avoue que moi, ton amie en titre, j'aurais bien le droit d'être jalouse et de te reprocher ta partialité à l'égard de Tourzel, car tu sais qu'elle n'a pour moi nulle sympathie, (je le lui rends bien, du reste.) Mais tu n'as jamais pu entrer dans mes sentiments en ce qui la concerne.

À la suite de son évanouissement, Tourzel n'a pas paru de deux jours dans la classe. C'est à l'obédience que je l'ai revue pour la première fois. Je lui exprimai mes regrets de l'avoir si fortement émue par la nouvelle de mon prochain mariage. Comme elle ne me répondait rien, je continuai :

– Croyez que je me reproche...

Mais m'interrompant, elle me dit de son air de reine :

– Voilà un reproche dont vous pouvez fort bien vous dispenser. Quel rapport peut-il y avoir entre la nouvelle de votre mariage, dont je me réjouis avec vous, et mon sot évanouissement causé par les vapeurs dont je souffre cruellement depuis quelque temps ?

Je ne répondis rien parce que son amie, Julie de Verneuil me regardait d'un air à me prouver qu'elle allait, selon sa coutume, partir en guerre pour défendre sa *Merveille*. Mais tu penses bien que je n'ai pas cru un seul instant à ces vapeurs de circonstance.

Tout cela a fini de façon fort désagréable pour moi... Madame de Virieu me fit mander dans sa chambre. Elle me dit très sèchement qu'elle me trouvait bien pressée d'avoir parlé d'un mariage qui n'était encore qu'à l'état de projet, que les deux parties ne se connaissant pas, si ce mariage ne se faisait pas, après que j'en avais témoigné une joie si inconsidérée, il n'y aurait nul moyen de douter que le refus n'était pas venu de mon côté. Enfin, elle s'est montrée d'une sévérité si outrée sur ce qu'elle appelait ma ridicule

indiscrétion qu'il était évident, pour tout esprit non prévenu, qu'elle se souciait moins du mal qui pouvait résulter pour moi de cette indiscrétion que de celui que ladite indiscrétion avait sûrement fait à sa favorite.

Inutile, après cela, de te dire que la *Merveille* est plus avant que jamais dans les bonnes grâces de notre Maîtresse générale. Mais je dois ajouter que je n'en prends plus ombrage, toutes ces petites histoires de pensionnaires me laissant maintenant fort indifférente. Ce n'est pas quand on est à la veille d'épouser le comte de Bauffremont que l'on peut s'émouvoir pour une parole aimable ou désobligeante de madame de Virieu !

Je suis cependant fort troublée depuis son sévère discours par les doutes qu'elle a insinués sur la possibilité de la rupture de mon mariage. Non, mais vois-tu ma situation à l'Abbaye si ce mariage ne se faisait pas ! Ce serait vraiment terrible ! Il ne me resterait qu'à envier à mon tour le sort de la *Merveille* puisque, elle, du moins, entre au Chapitre, et que, mon mariage rompu, il

ne me resterait sans doute, à moi, d'autre ressource que le couvent.

Dis, grande mie, qu'après de si brillantes espérances un si triste sort ne peut être réservé à ta petite mie qui t'embrasse de toute la force de son cœur troublé.

## XVII

*Raymond de Bauffremont à la Marquise  
douairière de Listenois, en son château de  
Tourillon.*

Versailles, ce 21 avril.

Madame et chère tante,

Vous voulez donc entendre ma confession ? Je veux bien vous la faire, mais je dois vous prévenir que vos beaux projets ne s'en trouveront pas mieux.

Vous me fûtes toujours si bonne que, s'il n'y avait entre le mariage que vous souhaitez et ma volonté qu'une quelconque Corisandre, je la sacrifierai sans nulle peine à votre désir de me voir revivre en un héritier de mon nom. Mais vous ne vous êtes pas trompée dans votre clairvoyance maternelle, ce n'est plus de ces

folles amours qu'il s'agit.

Il n'est que trop vrai, ma chère tante : après avoir traité l'amour de fort cavalière façon (ce qui est, comme chacun sait, la seule façon dont l'aient jamais traité les Gardes françaises de Sa Majesté) l'amour prend aujourd'hui sur moi une singulière revanche.

Vous dirai-je que celle que j'aime est belle ? Je l'ai dit de tant de femmes ! Tout ce que je sais, c'est qu'une seule femme au monde pouvait me prendre le cœur, celle-là, exactement celle-là et pas une autre. Eh ! bien, voyez ma chance ! cette femme, ou plutôt cette jeune fille, si différente de toutes les autres qu'il me semble que ce serait profaner sa beauté, son charme pudique et virginal d'employer pour vous la dépeindre les mots qui me servaient pour dire la beauté des femmes qui m'avaient donné jusqu'à elle la grossière illusion de l'amour, cette jeune fille, je ne sais pas qui elle est, et ne le saurai peut-être jamais !

Je vais vous faire le fidèle récit de ma singulière rencontre avec cette mystérieuse



Inconnue.

Le dernier dimanche de juillet, je me dirigeai vers le Château pour mon service lorsque je fus surpris par un violent orage qui, en un instant, transforma la place en un vaste lac. Je pressai le pas, mais à l'angle de la rue et de la place Royale, je me trouvai face à face avec deux femmes qui s'étaient réfugiées sous un auvent. L'une déjà âgée, enveloppée d'une ample mante feuille morte, poussait des « hélas ! mon doux Jésus ! » à fendre le cœur, et se signait dévotement à chaque nouvel éclair. L'autre... ah ! ma tante, c'était elle !... Elle portait son simple costume de pensionnaire avec autant de gracieuse dignité qu'une princesse le grand habit de cour. Des gouttes de pluie emperlaient ses cheveux blonds ; son fin visage était tout rosé. Je saluai et offris mes services. L'auvent était insuffisant à les garantir de la pluie à cause du vent qui faisait rage.

La dame âgée me regardant avec défiance esquissait déjà un geste de refus ; mais un coup de tonnerre plus violent la fit presque se

précipiter dans mes bras comme pour y chercher un refuge. Elle rougit comme une jeune fille et me dit précipitamment :

– Mon carrosse devait venir nous attendre à la porte de la chapelle des carmélites, tout à côté dans la rue de l’Archer, ne pourriez-vous nous rendre le service de trouver deux passeurs pour nous y transporter ?

– Mais, dis-je, en montrant, mon laquais, ce coquin de Lepic sera trop honoré, Madame, de vous y transporter lui-même.

– Je vous remercie, Monsieur, autant vaut celui-là qu’un autre ; mais en vérité, je suis désolée d’en arriver à une telle extrémité, et sans la crainte de mes rhumatismes, je ne permettrais ni à votre laquais, ni à un passeur quelconque de porter la main sur moi.

La jeune fille se décida alors à intervenir, et de sa voix harmonieuse :

– Je vous en prie, Madame, l’humidité vous est si contraire.

– Mais, ma nièce, je ne puis vous laisser ainsi

exposée à...

– Ne craignez rien, Madame, m’empressai-je de dire, pas plus que vous, Mademoiselle ne restera exposée à la pluie.

Elle allait protester contre cette interprétation de la fin de sa pensée, car je voyais clairement que la pluie n’était pas le principal danger auquel sa nièce lui parût exposée en son absence ; mais je fis un signe à Lepic qui s’approcha d’elle, l’enleva comme une plume et s’éloigna à grandes enjambées sans tenir compte de ses cris effarouchés.

Alors, comme si c’était une chose aussi convenue pour elle, je m’approchai de la jeune fille, la pris entre mes bras, en lui demandant pardon de la liberté grande, et j’entrai délibérément dans le ruisseau. Ah ! ma tante, quel délicieux fardeau ! Quelle joie de sentir plier sur mon bras la jeune souplesse de cette taille svelte et flexible comme un roseau ! D’un geste instinctif elle avait glissé son bras autour de mon cou, et par un charmant mouvement de pudeur elle avait à demi enfoui son visage sous mon

manteau. Elle était blottie dans mes bras comme un oiseau dans son nid. Je ne voyais d'elle que le fin profil de son visage délicat et le rythme précipité d'une gorge aux jeunes rondeurs.

Comme je l'admirais, si chaste en son innocent abandon, une goutte de pluie tomba sur le bord de son oreille, et y demeura un instant suspendue comme une perle brillante. D'un mouvement irréfléchi, je m'inclinai et bus la perle tremblante au bout du lobe rosé que j'effleurai à peine de mes lèvres.

Une flamme hautaine s'alluma dans les larges yeux candides de la jeune fille qui se fixèrent sur les miens avec reproche l'espace d'un éclair, puis se dérochèrent sous leurs longs cils bruns aux bords recourbés. Elle retira vivement le bras qu'elle avait passé autour de mon cou.

– Veuillez me mettre à terre à l'instant, Monsieur, dit-elle d'un air à la fois irrité et craintif qui la rendait trop adorable.

Comme bien vous pensez, je n'en fis rien, et me contentai de resserrer mon étreinte. Mais tout a une fin, même la plus lente traversée de deux

rues qui fut jamais faite en temps d'orage. Debout sur le perron de l'église des Carmélites, la vieille dame recommandait à Lepic de se hâter d'aller chercher sa nièce. Elle faillit s'évanouir d'horreur quand elle me vit apparaître tenant la jeune fille entre mes bras.

– C'est une indignité ! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée par la fureur. Comment avez-vous osé, Monsieur !... et vous, ma nièce, avez-vous pu permettre...

– Pardonnez-moi de vous avoir déplu, m'empressai-je de dire. À la réflexion, peut-être voudrez-vous bien m'accorder que le comte de Bauffremont n'était pas plus indigne que cet heureux coquin de rendre ce léger service à Mademoiselle.

Et je m'éloignai, non sans que la jeune fille m'eût adressé, avant d'entrer dans la chapelle, un regard triste et fâché : de mon audace ? des reproches de sa tante ? Le saurai-je jamais ?

N'admirez-vous pas la puérile innocence de ma confession, ma tante ? Vous le voyez, cette fois vous n'aurez pas à vous mettre en grand frais

d'indulgence ; rien de bien noir à lui pardonner à ce mauvais sujet de neveu !

Je n'attachai pas tout d'abord une grande importance à cette rencontre : mais quand je revis la quelconque Corisandre qui m'honorait alors de ses faveurs, je lui cherchai une querelle stupide. À la réflexion je ne pus trouver d'autre grief contre elle que celui-ci : elle avait des yeux verts et, sous la poudre, des cheveux noirs, au lieu d'avoir comme ma mystérieuse pensionnaire des cheveux blonds et des yeux noirs. Et si d'aventure elle se fût avisée de ressembler à mon inconnue, il me semble que je l'eusse querellée bien plus fort d'oser se permettre une telle ressemblance.

Inutile de vous dire que, depuis, toutes les Corisandres de la terre me laissent dans la plus profonde indifférence par la seule et bien suffisante raison qu'elles ne sont pas Elle ! Et dire que je ne sais rien d'elle, pas même son nom ! Comment la retrouver ? Vainement j'ai cherché, je me suis informée, nul n'a pu me renseigner.

En désespoir de cause, j'ai fait l'emplette d'un missel et me suis rendu au Carmel. Je demande la sœur tourière et lui dis que tel jour, à telle heure j'avais trouvé ce missel dans leur chapelle sur un prie-Dieu que venait de quitter une dame âgée accompagnée d'une jeune fille. Sans doute elle savait qui étaient ces dames et pourrait leur rendre le missel.

De sa voix sans timbre et comme lointaine la bonne sœur me répondit :

– Je ne sais pas : comment puis-je savoir le nom des personnes qui viennent prier à la chapelle ? mais ce nom doit être sur le missel ?

Hélas, il n'y était pas, et pour cause ! Et maintenant, qui sait si je la reverrai jamais !

Ah ! ma tante, si vous la découvriez ma belle inconnue et me demandiez de l'épouser, quelle joie j'aurais à vous obéir ! Sans mentir, je serais le plus heureux des neveux, comme vous êtes, Madame, la plus respectueusement chérie des tantes.

## XVIII

*Simonne de Tourzel à la  
Marquise de Marcé, à  
Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 22 avril.

Il m'arrive une chose affreuse, ma bien bonne. Tu sais le cher et, jusqu'ici, si doux secret qui, depuis quelques mois, enchantait ma vie. Tu n'as pas oublié (c'était presque à la veille de ton mariage), en quel état de trouble je te suis revenue après le voyage à Versailles que je fis avec ma tante.

À t'en croire, j'étais transfigurée, avec, dans les yeux, un éclat de lumière que tu appelais en badinant le signe caractéristique de l'amour à son aurore. Tu eus d'autant moins de peine à obtenir mes confidences que je brûlais du désir de te les



faire. Je te contai donc comment un inconnu de fière tournure me prit dans ses bras, pendant un terrible orage, pour me transporter à la chapelle du Carmel. Eh bien ! cet inconnu, qui se nomma pour chercher à apaiser le courroux de ma tante, épouse Françoise de Montmorin. Oui, lui, le comte Raymond de Bauffremont, il épouse Françoise !

Nous étions ensemble d'obédience à la bibliothèque. On parlait à Montmorin de son prochain mariage. Après s'être un peu fait prier, elle dit le nom de son fiancé.

Quand j'entendis ce nom, je ne sais ce qui se passa en moi : un voile s'étendit sur mes yeux, je sentis au cœur une violente douleur, mes genoux fléchirent, il me sembla que je roulais au fond d'un abîme.

En reprenant connaissance, à l'infirmerie où l'on m'avait transportée, je rencontrai le regard anxieux que madame Sainte Gertrude fixait sur mon visage. En un brusque éclair le souvenir rentra en moi. Je me mis à éclater en sanglots convulsifs qui s'apaisèrent peu à peu en

d'interminables larmes, sous les caresses et les paroles affectueuses que me prodigua madame Sainte Gertrude.

Je ne comprenais rien à ce qui venait de se passer en moi. Pendant des mois ma brève et singulière rencontre avec le Comte m'avait été une source de joie douce et mystérieuse ; mais je n'avais jamais lié un rêve d'avenir à ce souvenir. Du reste, toute préoccupation d'avenir s'était effacée de mon esprit, je ne vivais plus d'espérance, mais uniquement de ce seul souvenir. Je m'abandonnais sans inquiétude à ce sentiment si absorbant, n'ayant jamais cherché à le définir, à lui donner un nom. Mais brusquement cette douleur si cruelle venait de m'éclairer.

J'ouvris mon cœur à madame Sainte Gertrude. Elle me plaignit, et me dit les choses les plus tendres et les plus fortes pour me donner du courage.

Elle me représenta ensuite qu'il appartient aux familles de régler la destinée d'une jeune fille. Comme elle me disait qu'une inclination née de

circonstances si fortuites ne pouvait avoir jeté en moi de profondes racines, mes pleurs redoublèrent et elle sentit toute l'étendue de mon malheur. Elle me baisa au front et ses larmes se mêlèrent aux miennes.

— Ma pauvre enfant, me dit-elle, je prierai Dieu de vous consoler. Heureux les cœurs qui vont à lui sans avoir jamais battu pour une affection terrestre ; mais, poursuivit-elle plus bas, ces cœurs sont rares !

Je crois qu'elle a dû bien souffrir aussi : si belle, si charmante, elle n'a pu traverser le monde sans être aimée, sans aimer peut-être. Et maintenant, à jamais le renoncement du cloître ! C'est sans doute parce qu'elle a souffert qu'elle est si compatissante à ceux qui souffrent.

Sur ses conseils, je n'ai pas voulu que l'on pût soupçonner la cause véritable de mon évanouissement, j'ai donc pris sur moi et suis retournée à l'obédience le plus tôt que je l'ai pu.

Montmorin m'a exposé hypocritement ses regrets d'avoir été la cause involontaire de mon accident. Il fallait entendre de quel air elle me

disait :

– Je vous assure, mademoiselle, je suis au désespoir ! mais pouvais-je supposer que la seule annonce de mon mariage vous causerait une aussi vive émotion ?

Inutile de te dire que j'ai répondu comme il convenait à ses impertinentes insinuations. Mais je n'en souffre pas moins pour cacher ma souffrance.

Aime-moi bien, ma reine ; jamais ta Simonne n'eut plus grand besoin de ta tendre affection.

## XIX

*La Marquise douairière de Listenois au Comte de Bauffremont, à Versailles.*

Le Tourillon, ce 28 avril.

Parbleu, mon neveu, j'imagine que vos amis des Gardes françaises riraient bien de votre si nouvelle attitude d'amoureux transi !

Au reste, votre aventure est charmante, et jamais ne se vit plus mauvais sujet devenir le héros d'une plus blanche berquinade. Mais vous ne savez pas dégager la morale de votre histoire. Plus d'appétit pour les Corisandres ? Quand vous étiez petit, pour avoir un jour trop mangé de confitures, vous prîtes les confitures en horreur. C'est tout pareil, mon neveu. Vous êtes rassasié des Corisandres. Cela est, en vérité, excellent pour mes projets. Cela prouve tout simplement

que vous êtes à point pour les joies moins orageuses du mariage.

Ce n'est pas particulièrement une pensionnaire que vous aimez : c'est de la jeune fille en général, de sa pureté, de son charme mystérieux que vous êtes épris.

Vous donner votre inconnue ? Mais je ne demanderais pas mieux, moi ! Dites-moi seulement qui elle est, et je cours la demander pour vous à sa grognon de tante. Mais vous ne savez pas même son nom ! où voulez-vous que je la prenne ? Et vous-même, malgré votre désir de la découvrir, vous ne pouvez sérieusement l'espérer ? Vous ne pouvez pourtant pas la demander aux échos de tous les couvents de France ; autant vaudrait chercher une aiguille dans un tas de foin !

Je suis si persuadée que vous sentirez la justesse de ce raisonnement que j'ai écrit à la Révérende Mère Abbessse pour la prier de vous ménager une entrevue avec mademoiselle de Montmorin. Il se présente une occasion à souhait. Chaque année les pensionnaires jouent la

comédie le jour de la fête de madame l'Abbesse. La représentation a lieu au parloir devant les parents des Demoiselles placés en dehors de la clôture. Il est parfois permis aux parents d'amener un ami, si bien que ces comédies ont été le prologue de bien des mariages.

Au jour dit, vous accompagnerez donc à l'Abbaye mon vieil ami, le comte de Cahuzac, qui se rendra à Paris pour la circonstance. Vous verrez que votre charmante inconnue n'est pas unique au monde, et qu'il y a, bien cachées aux yeux des mauvais sujets vos frères, par les grilles de nos vieilles abbayes, bon nombre de jeunes filles ni moins blondes, ni moins pudiques, ni moins dignes d'être aimées que votre mystérieuse inconnue.

Vous ne sauriez refuser d'aller à Panthémont, ne fût-ce que pour la chance d'y revoir les larges yeux candides qui ont eu si tôt fait de mettre à mal votre cœur que l'on aurait pu croire moins facile à prendre. Songez que ce n'est pas dans les coulisses de l'Opéra que vous retrouverez ces yeux-là.

Mais si, comme il n'est que trop probable, vous ne rencontrez pas à l'Abbaye votre jeune inconnue, je veux espérer que mademoiselle de Montmorin saura vous prouver que rien ne ressemble plus à une pensionnaire qu'une autre pensionnaire.

Et puis, ne pas aimer sa femme n'est-ce pas de nos jours la loi commune ! Vous m'assuriez que rien n'est plus aisé à un mari, que de se faire à cet état de choses. Vous vous y ferez donc, mon beau neveu.



## XX

### *Françoise de Montmorin à la Marquise de Goulaine à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 28 avril.

Le jour de l'entrevue est enfin décidé, grande  
mie. Nous célébrons la fête de madame de  
Coislin le 28 mai. Comme à l'ordinaire, il y aura  
une double représentation de la comédie choisie  
pour cette fête : la première représentation aura  
lieu le jour de la fête de madame l'Abbesse, la  
seconde au parloir, le lendemain, devant les  
familles des demoiselles. Comme à l'ordinaire  
aussi, ce ne sont pas les mêmes demoiselles qui  
jouent ces deux jours-là, afin qu'un plus grand  
nombre d'entre nous puissions profiter des  
conseils que nous donne l'acteur chargé de nous  
faire répéter la comédie.

Ma première entrevue avec mon fiancé aura lieu le jour de la représentation au parloir. Je suis enchantée ; tu comprends, un joli costume (car j'aurai nécessairement un joli, un très joli costume même) est autrement seyant que notre affreux uniforme. Je pense que tu ne vas pas protester là contre, et que tu m'accorderas bien qu'il est affreux, notre uniforme, et que nous sommes à faire peur là-dessous.

Vraiment, un tel costume n'est propre qu'à faire prendre en guignon la pauvre pensionnaire que l'on montre ainsi affublée à son futur mari. On oublie trop que nos fiancés voient à la cour, à la ville, à l'Opéra tout ce qu'il y a de mieux en fait de femmes et de parures. On leur présente une façon de petit paquet : ce n'est qu'étamine et que serge ; n'est-ce pas bien engageant ?

Au lieu de cet affreux costume, des cheveux plats, des yeux modestement baissés qui en sont le nécessaire accompagnement, parle-moi d'un rôle charmant, d'un galant costume, d'une coiffure à la *Frivolité* ou à la *Candeur*, sans compter le rouge, car tu sais, grande mie, que

pour ce jour-là on nous permet le rouge et même les mouches, et tu n'ignores pas l'heureux parti que l'on peut tirer de l'*assassine* délicatement placée au coin de l'œil, ou de l'*enjouée* dans le pli que fait le rire.

Certes ! ces représentations sont précieuses pour une première entrevue. Quel avantage de pouvoir, sous prétexte de comédie, se permettre les sourires engageants, les tendres regards, les mille grâces du petit jeu de l'éventail ! Ah ! tiens, il me tarde furieusement d'y être à ce jour de fête où se décidera mon sort.

Tu me reproches de n'être, en tout cela, que fort peu préoccupée de la personne de mon fiancé, et de ne m'inquiéter qu'assez peu de savoir si je pourrai l'aimer. Je ne mérite pas ces reproches, je t'assure ! Étant donné tout ce qu'un mari comme le comte de Bauffremont représente d'agréable pour moi : les fêtes du mariage, les cadeaux de la corbeille, les toilettes, la présentation à la cour, et par dessus tout, la liberté, la chère et délicieuse liberté, sois bien persuadée que je ne puis manquer de l'adorer.

Ah ! l'aimable vie que je me promets après mon mariage : le bal, le théâtre, le caquetage, le fleuretage, tous les plaisirs, tous les divertissements ! En vérité tu ne me rends pas justice, car je vais bien plus vite que toi en besogne. Tu as adoré ton fiancé du jour où tu l'as vu ; moi j'adore le mien même avant de le voir. Note, je te prie, que ma manière d'adorer est bien plus rassurante que la tienne : si ton fiancé eût été différent de ce qu'il est, tu l'aurais moins aimé ; le mien est assuré de me plaire tel qu'il est, et, s'il était exactement le contraire, il me plairait tout autant de l'épouser.

Il me plairait fort aussi, ma grande mie, de rester toute la vie ta chère petite mie.

## XXI

*Simonne de Tourzel à la  
Marquise de Marcé à Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 29.

Se peut-il, ma bien bonne, que ce sentiment qui a fait pendant des mois la plus douce joie de ma vie se soit ainsi changé en poignante amertume !

Nulle espérance ne se mêlait pourtant à ce sentiment. Eh ! qu'aurais-je pu espérer ? Sans en être formellement avertie, je savais que ma vie s'écoulerait sans doute tout entière au Chapitre de Remiremont et que, dans son horreur du mariage, ma tante veillerait soigneusement à en écarter de moi toutes les occasions. Je pensais à cet avenir avec une tristesse résignée. Il me semblait que la douceur de ce fugitif souvenir

suffirait à enchanter ma vie.

Tu sais combien je m'abandonnais en toute sécurité à la douceur de ce sentiment qui, d'être innommé, me paraissait sans danger. Mais, lorsque je repris connaissance après mon évanouissement, il ne me fut plus permis de me faire illusion. J'aimais ! Je ne le sentais que trop à la douleur qui accompagnait la conscience de ce sentiment ; j'aimais un homme dont je savais à peine le nom, et qui allait en épouser une autre !

Ma joie à te parler de lui, à t'analyser le trouble délicieux dont je fus saisie quand il me prit dans ses bras, mes rêveries passionnées autour de ce cher souvenir, rien n'avait pu m'éclairer. Jamais je n'avais pensé qu'il pût y avoir dans l'avenir quoi que ce fût de commun entre sa vie et la mienne. Je croyais n'espérer rien, et d'apprendre ainsi irrévocablement que je n'avais rien à espérer, mon cœur s'était brisé.

Je n'avais jamais pensé que je pusse être sa femme ; mais jamais non plus qu'il pût être le mari d'une autre femme, et voilà qu'il va épouser Montmorin ! Ah ! cette Montmorin qui m'a

toujours jalouſée, comme ce mariage la venge de mes dédains ! et combien trop juſtifiée eſt l'antipathie que j'ai toujours eue pour elle !

Est-il poſſible que ce ſoit elle qui aura ce bonheur d'être ſa femme ! bonheur que, de le ſavoir inaccessible pour moi, j'en étais arrivée à croire également inaccessible à toute autre !

Tu ne ſaurais croire quel ſingulier accroiſſement cela eſt à ma peine de ſavoir que celle de toutes mes compagnes qui m'a toujours déteſtée, ſoit celle-là même qui ſera la comteſſe de Bauffremont.

La penſée de vivre avec elle juſqu'au moment de ſon mariage, de la voir faire étalage de ſon bonheur, de l'entendre célébrer les mérites de ſon fiancé, m'eſt ſi inſupportable que je ſuis parfois tentée de feindre quelque maladie pour avoir le droit de paſſer dans la paix de l'infirmierie le temps que dureront ſes fiançailles.

Parfois auſſi, il me ſemble que je l'aime moins, lui, depuis que je ſais qu'une Montmorin a pu lui plaire. Est-il poſſible qu'elle lui plaiſe ! Il eſt vrai que l'inclination ne règle que rarement

le mariage d'un homme de qualité. Peut-être ce mariage lui est-il imposé par sa famille. Oui, mais Montmorin serait-elle si enthousiaste de son fiancé s'il ne lui avait déclaré son amour ? Elle ne l'a pourtant pas vu à l'abbaye. Où peut-elle l'avoir rencontré ? Peut-être lors des fêtes données à l'occasion du mariage de son amie Renée avec le marquis de Goulaine ? Elle est très mystérieuse sur les circonstances de leur première entrevue.

Mais qu'importe tout cela, elle l'épouse, elle l'adore, du moins elle le crie bien haut, et lui, il l'aime sans doute, il l'aime ! et moi qui croyais... ah ! folle, folle que j'étais...

N'est-ce pas, mon cœur, que je suis bien à plaindre et que ta Simonne n'eut jamais plus besoin de toute ta tendresse ?



## XXII

*Françoise de Montmorin, à la Marquise de Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 1<sup>er</sup> mai.

Mais je ne demande pas mieux, grande mie, je suis toute disposée à te faire le fidèle récit de cette dernière période de mon séjour à l'Abbaye. Par exemple, les amies que je laisserai à Panthémont peuvent être bien tranquilles, dès que j'en aurai franchi le seuil, je les tiendrai quitte de tout long récit sur ce qui s'y passe.

Quelle drôle de nouvelle mariée tu es, ma chérie ! Après ta présentation à la cour, t'intéresser encore à des histoires de pensionnaires ! Je sais bien qu'en ce moment tu es privée de tous les plaisirs et condamnée à une ennuyeuse réclusion de par la tyrannie

prématurée du fils que tu espères. Mais, à ta place, au lieu de faire les mélancoliques retours dont tu me parles sur les temps heureux ? où tu n'étais que la plus blanche brebis du blanc troupeau de madame Sainte Gertrude, j'aurais, je t'assure, bien autre chose en tête ! Enfin, je ne me plains pas de ta chère curiosité, j'y vois une preuve de ton affection pour ta petite Françoise, et j'ai d'autant plus de plaisir à la satisfaire que te raconter mes joies m'est devenu un véritable besoin.

Inutile de te dire que la fête de Madame l'Abbesse est devenue l'unique sujet de nos conversations. Le choix de la comédie est chose fort importante, et nous nous en préoccupons beaucoup, mais rien n'est encore décidé à ce sujet.

Suzanne de Peyrusse qui a joué la comédie chez le duc de Nivernais, intrigue auprès de madame de Virieu pour la décider à choisir *Annette et Lubin*. Son amie, madame de Cossé-Brissac ayant eu un vif succès dans le rôle d'*Annette*, elle en espérait autant pour son

compte. (Entre nous, on croit que cette représentation pourrait décider aussi du mariage de Peyrusse ; elle y verra pour la première fois le vicomte de Chauvigny à qui sa famille la destine depuis longtemps déjà.) Le choix d'*Annette et Lubin* fut en général désapprouvé à cause du trop petit nombre de personnages de cette comédie.

Pour moi, je déclarai net que je ne me voyais pas du tout dans un rôle de villageoise, et que je n'en saurais jamais prendre le ton et les manières. Cette impertinente Julie de Verneuil s'écria aussitôt :

– Vraiment, Montmorin, vous ne sauriez vous résigner à jouer un rôle de villageoise ; cependant madame de Cossé-Brissac, qui est bien aussi grande dame que vous, n'a pas jugé au-dessous d'elle de représenter le personnage d'*Annette*, et elle l'a fait avec une vérité et un naturel qui ont été fort applaudis.

Delphine de Pouilly qui ne manque jamais de soutenir Verneuil s'empressa de dire :

– Mais il est exquis ce rôle d'*Annette* !

Et elle se mit à fredonner sur l'air *Ah ! vous dirai-je ma flamme !*

*C'est la fille à Simonette*

*Qui porte un panier d'œufs frais.*

*Elle voit une fauvette,*

*Elle veut courir après,*

*Le pied glisse à la pauvette...*

– Vraiment, ma chère, lui dis-je en manière de moquerie, à vous entendre nous ne pouvons douter que vous ne jouiez ce rôle à merveille, et tout au naturel.

– Vous me flattez ! dit-elle, feignant de ne pas remarquer l'épigramme.

Mais Verneuil qui veut toujours avoir le dernier mot intervint.

– Pour vous, Montmorin, le rôle dans lequel je vous vois le mieux est celui de *La Chercheuse d'esprit* du même Favart.

Moi qui ne voyais pas où elle voulait en venir, je demandai bonnement :

– Eh ! pourquoi serais-je mieux dans ce rôle que dans un autre ?

Alors Verneuil, avec cette suprême impertinence dont elle est coutumière :

– Mais parce que à force de chercher l'esprit peut-être finiriez-vous par le trouver.

Comme tu le peux bien penser, j'allais lui adresser une verte réplique ; mais la cloche annonçant la fin de la récréation me réduisit au silence. Elle peut cependant être bien assurée qu'elle ne le portera pas en paradis.

En attendant, je suis dans une furieuse impatience de savoir à quel choix s'est arrêtée madame de Virieu.

## XXIII

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux au  
Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 2 mai.

Ma grande amie,

Je ne sais toujours pas quand je pourrai vous faire parvenir ma dernière lettre, ni même celle-ci ; mais je vous écris tout de même en attendant une occasion.

Roquefeuil écrit tous les mois à sa mère qui est en Bretagne, alors elle me disait :

– Ce doit être bien ennuyeux pour vous, Phanette, de n'écrire jamais à personne. Toutes les demoiselles écrivent : les *blanches*, cela va sans dire, mais les *rouges* aussi ont des lettres à écrire ; ainsi, moi, j'écris à ma mère, Jaucourt à son grand-père, vous, vous n'écrivez jamais à

personne.

Je pouvais, n'est-ce pas, lui dire que ce n'était pas ma faute ; qu'elle savait bien que ma mère était morte quand j'étais toute petite, et que je n'avais jamais connu mon grand-père, et qu'ainsi je ne pouvais pas leur écrire, mais je me contentai de répondre à cette vilaine Bichon :

– Mais moi aussi, si je veux, je peux écrire des lettres à des personnes.

– Vraiment, comment se fait-il alors que vous ne leur écriviez jamais, à ces personnes ?

– Je ne leur écris pas parce que cela ne me plaît pas ; mais quand cela me plaira, je leur en écrirai des lettres, et des longues !

À propos, vous savez que Bichon est le nom que nous avons donné à Roquefeuil parce que sa peau est tout à fait de la couleur du poil de Bichon, le chien de la petite comtesse Hermine de Vérac, cette couleur est toute pareille à celle de la crème au caramel. C'est joli pour un chien, mais pas du tout pour une *rouge*.

Mais pour en revenir aux lettres, le premier

jour de correspondance je vous écrivis ma dernière lettre, après quoi je la montrai à Bichon sans la lui faire lire, bien entendu, et je lui dis :

– Vous voyez, Bichon, vous n’êtes pas la seule à écrire des lettres, et même vous seriez bien embarrassée d’en écrire une aussi longue.

Alors, depuis, elle me laisse tranquille les jours de correspondance. Ça me fait bien plaisir de vous écrire de longues lettres, mais ça m’ennuie de ne pas vous les envoyer pour la raison qui est que je ne peux pas les montrer à madame Sainte Agathe qui ferait des histoires à cause de mon vœu. Enfin, j’espère que je finirai bien par trouver une occasion.

En ce moment, ma grande amie, ce qui me préoccupe le plus, c’est mon vœu ; pensez comme ce serait un malheur si je manquais de l’accomplir un seul jour : il paraît que tout serait à recommencer.

Jusqu’ici, grâce à Dieu, tout a bien marché, et je n’ai pas passé un jour sans trouver l’occasion de taper Bichon. Hier cependant j’étais bien embarrassée ; elle avait été si gentille tout le jour



avec moi qu'il n'y avait pas eu du tout moyen de lui donner sa tape.

Comme vous pensez, j'étais bien ennuyée. À la récréation du soir elle me dit :

– Phanette, voulez-vous jouer au jeu des *quatre tours* ?

Je lui tournai le dos et ne répondis rien.

– Phanette, n'entendez-vous pas ? Nous allons jouer au jeu des *quatre tours*.

– J'entends bien, mais je ne veux pas vous répondre.

– Et pourquoi ne voulez-vous pas me répondre ?

– Parce que vous ne m'appellez pas par mon nom.

Elle me dit d'un air étonné :

– Qu'est-ce qui vous prend ? Vous ne vous appelez pas Phanette ?

– Je m'appelle Phanette pour qui je veux ; pour vous je m'appelle Stéphanie.

– C'est trop fort ! vous m'appellez bien

Bichon, vous !

– Je vous appelle Bichon parce que ça me plaît de vous appeler Bichon.

– Eh bien, moi aussi, je vous appelle Phanette parce que ça me plaît de vous appeler Phanette.

– Oui, mais moi, je vous le défends de m'appeler Phanette.

– Et moi je vous appellerai Phanette tout de même.

– Essayez un peu pour voir !

– Oui, j'essayerai ; Phanette, entendez-vous ?  
Phanette !

Alors, moi je lui allonge une grosse tape.

Comme nous allions nous empoigner par les cheveux, madame Sainte Agathe est venue nous séparer. Quand elle a su pourquoi j'avais tapé Bichon, elle s'est lamentée.

– Mais qu'est-ce qu'elle a donc, cette Phanette ? Elle était si gentille ! depuis quelque temps elle est devenue tout à fait insupportable ; elle est comme enragée après cette pauvre

Roquefeuil.

Le plus ennuyeux, c'est que Bichon a été raconter l'histoire à mademoiselle de Montmorin, et comme ma petite maman n'était pas là, les *blanches* sont venues se divertir à mes dépens.

– Vraiment, disait l'une, vous ne voulez pas qu'on vous appelle Phanette ?

– Oh ! reprenait l'autre, ce n'est pas un assez joli nom pour cette princesse.

Et ceci ! et cela ! et moi j'étais bien enragée après ces sottises de *blanches*.

Alors voyant que les *blanches* me tourmentaient, les *rouges* ont voulu les imiter ; cette mauvaise Bichon les avait montées contre moi. Elles venaient me faire des révérences et me disaient :

– J'ai bien l'honneur de vous saluer, madame la princesse !

Et elles faisaient de grands éclats de rire.

J'aurais bien volontiers donné de bons soufflets à cette Bichon qui était cause de tout cela ; mais comme ça n'aurait servi à rien pour

mon vœu, je n'en fis rien ; mais aujourd'hui, elle peut compter que je ne la ménagerai pas.

Je voudrais bien savoir ce que vous pensez de mon vœu et si vous croyez que sainte Radegonde l'exaucera, et si ce sera bientôt ?

Je vous embrasse bien fort, ma grande amie, et suis bien de tout mon cœur

Votre petite Phanette qui vous aime.

## XXIV

*Françoise de Montmorin à la Marquise de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 2 mai.

Grande nouvelle, ma mignonne ! Madame de Virieu nous a réunies pour nous dire que son choix s'était fixé sur une comédie de M. Favart : *Ninette à la cour*. C'est une comédie mêlée de danses et d'ariettes, mais tu dois la connaître du reste ; elle est, paraît-il, fort à la mode ?

Madame nous a dit qu'elle avait fondu les trois actes en deux. Nul doute qu'elle n'ait aussi, selon sa coutume, collé çà et là des bandes de papier blanc, précisément sur les passages les plus intéressants. Mais, patience ! cette comédie, si vertueusement mise au point pour les pauvres *blanches* que nous sommes, me mettra, je l'espère, à même d'entendre de vraies comédies,

représentées par de vrais acteurs, car nous aurons, naturellement, notre loge à l'Opéra.

Comme je parlais, l'autre jour, du plaisir que je me promettais de ces soirées à l'Opéra, cette insupportable Verneuil me dit :

– Vraiment, ma chère, vous faites par trop votre Perrette.

Moi, n'y entendant pas malice, l'esprit tout tourné vers notre future comédie, je lui dis bonnement :

– Que voulez-vous dire, avec votre Perrette ? je ne connais pas de comédie de ce nom.

À quoi elle répond de son grand air impertinent.

– Ni moi non plus ; mais je connais une fable de ce bon M. de La Fontaine, que vous pourriez méditer avec fruit.

Je lui dis avec hauteur :

– Je n'ai que faire de vos leçons, Mademoiselle, et je serai bientôt dans une situation qui me permettra d'en donner, tandis que vous en recevrez encore.

Cela se passait sous les arcades du cloître des saints Anges, où nous nous promenons pendant la récréation du soir. Tourzel était avec nous ; mais, à la première allusion que je fis à mon prochain mariage, elle demeura en arrière et, appelant sa petite amie Phanette, elle fut, avec elle s'asseoir sur un banc à l'écart.

Moustier la suivit des yeux.

– Comme Tourzel est pâle, dit-elle ; vous ne trouvez pas qu'elle est triste depuis quelque temps ?

Mais, sans lui répondre, comme si elle s'en prenait à moi de la pâleur et de la tristesse de Tourzel, Verneuil me dit de son air le plus sarcastique :

– En attendant que vous soyez à même de donner des leçons, je vous préviens charitablement que c'est la comédie que vous nous donnez : Notre loge par ci ! nos carrosses par là ! et ma présentation à la cour ! et mes robes couleur du soleil et couleur de la lune !... Et il me revient que vous n'avez pas même vu le comte de Bauffremont. Vous allez bien vite en besogne

avec vos : Mon fiancé par ci ! mon fiancé par là !  
À votre place, je craindrais d'avoir un jour à dire,  
avec la Perrette de ce bon monsieur de La  
Fontaine :

*... Adieu veau, vache, cochon, couvée !*

Moustier et Peyrusse se mirent sottement à  
rire, et je les quittai fort en colère, jugeant qu'il  
était au-dessous de ma dignité de relever des  
paroles aussi triviales.

Si je te rapporte ces propos impertinents dont  
mon amour-propre ne laisse pas de souffrir,  
encore que je me croie à cent piques au-dessus de  
telles misères, c'est pour que tu saches à quoi t'en  
tenir sur le compte de cette Verneuil dont tu  
prends si vivement la défense en toute occasion.

J'espère que tu finiras par reconnaître qu'une  
personne qui en use si mal avec ta meilleure amie  
mérite tout autre chose que ta sympathie.

Il me reste à t'avouer que j'ai été plus  
tourmentée que je ne le devais par cette ridicule  
histoire. Crois-tu que j'en ai rêvé ? Et quel rêve !  
un véritable cauchemar !



J'étais à la campagne, dans une ferme. Vêtue comme une fille de basse-cour, les pieds nus dans de gros sabots, un jupon court de droguet, une gaule à la main, je poussais devant moi un bizarre troupeau d'oies, de veaux et de porcs.

À mes côtés marchait une demoiselle en grands falbalas. Sans connaître son nom, car elle avait le visage masqué, je savais que c'était une *blanche*.

Chemin faisant, nous rencontrâmes un carrosse ; ce carrosse s'arrêta et nous en vîmes descendre un seigneur beau comme le jour. Ce seigneur salua ma compagne, lui donna la main, la fit monter dans le carrosse et reprit place auprès d'elle. Les laquais se mirent alors à crier « Vive monsieur le comte ! » « Vive madame la comtesse ! »

Moi, cependant, accrochée à la portière, je disais :

– Il y a erreur, ce n'est pas elle, c'est moi qui dois être comtesse !

Sur quoi tous les laquais firent de grands

éclats de rire, et mon étrange troupeau se mit aussi à rire, et si l'on ne peut, en temps de veille, imaginer le rire d'une oie ou d'un veau c'est, je t'assure, une chose bien désagréable à voir et à entendre en rêve. Tant y a que je fus huée et moquée de telle façon qu'encore que cela n'ait été qu'en rêve, je sens le rouge me monter au visage rien que d'y penser seulement.

Enfin je dus lâcher la portière ; le carrosse s'ébranla et partit au trot de ses six chevaux. À ce moment mon troupeau se mit à gambader follement autour de moi et à pousser des éclats de rire tels que je m'éveillai brusquement, point du tout fâchée, du reste, d'en être quitte avec ce rêve stupide.

En ouvrant les yeux, je vis au pied de mon lit Bichon, le chien de la petite comtesse, qui aboyait avec fureur ; en un instant il eut mis tout le dortoir en rumeur. Il est insupportable ce Bichon, je ne puis pas le souffrir, et il me le rend bien.

Naturellement, je n'ai raconté ce rêve à personne, on se rirait trop de mes inquiétudes ;

mais, j'ai beau m'en défendre, il m'a laissé une impression tout à fait désagréable. Rassure-moi, grande mie, et dis-moi que c'est uniquement à Verneuil et à sa sottise histoire de Perrette que je suis redevable de ce songe stupide.

En vérité, il est étrange pour une personne de qualité de se voir dans l'ignoble rôle d'une fille de basse-cour, et, encore que ce ne soit qu'en rêve, je ne laisse pas d'en être humiliée.

## XXV

*Raymond de Bauffremont à la Marquise  
douairière de Listenois, en son château du  
Tourillon.*

Versailles, ce 3 mai.

Madame et chère tante,

Le pouvez-vous croire qu'ayant au cœur un si grand amour pour ma belle inconnue, je me ferai à vivre avec une femme que je n'aimerai pas, que je ne pourrai jamais aimer ? Si je m'y faisais, ce serait donc comme le diable au feu de l'enfer. C'est pénible, mais enfin, puisque c'est la seule ressource de l'enfer et la seule consolation des damnés, il faut bien s'y résigner.

Mais, madame, mon entrée dans cette géhenne, qu'étant données mes dispositions présentes serait pour moi le mariage, vous paraît-

elle bien indispensable ? Ne sauriez-vous  
permettre

*Que je me fasse un peu grâce sur cet arrêt  
Et ne me marie pas encore s'il vous plaît ?*

Quant à espérer que mademoiselle de Montmorin, ou telle autre de ses compagnes, pourrait me faire oublier mon inconnue, soyez bien assurée qu'il n'y faut pas compter. L'oublier, elle ! ah ! ma tante, si vous l'aviez vue, vous comprendriez qu'elle est de celles qu'on ne peut oublier. Elle est unique, incomparable, inoubliable !

Cependant comme, après mon amour, je n'ai rien tant à cœur que de vous prouver mon vif désir de vous être agréable, je verrai mademoiselle de Montmorin, puisque tel est votre désir, je vous prie seulement de vouloir bien nous faire ménager une entrevue qui n'ait aucun caractère officiel.

Pour être tout à fait sincère, je vous avoue que

je n'accepte cette entrevue que pour vous donner une preuve de bonne volonté, et parce que je suis bien assuré de rester insensible aux charmes de votre jeune amie. J'ajouterai que bien persuadé, comme vous, que ce n'est pas dans les coulisses de l'Opéra que je puis espérer rencontrer ma belle inconnue, j'ai le plus vif désir de franchir le seuil d'un de ces pieux asiles, séjour de celle que j'aime.

Au cas où vous tiendriez encore à cette entrevue, malgré les imparfaites dispositions que j'y dois apporter, je vous prie, madame et chère tante, de vouloir bien m'adresser vos instructions à ce sujet, et d'agréer la respectueuse expression de mon filial attachement.

## XXVI

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 4 mai.

Eh bien, grande mie, tu as une singulière façon de rassurer les gens ! Je te conte mon rêve espérant que tu ne vas pas manquer de me dire : Tout songe n'est que mensonge ! et cent autres choses pour me montrer que mon rêve n'a pas le sens commun. Point du tout ! Tu me dis avoir eu en songe la claire vision de ce qui se passa, dix jours après, lors du duel de ton mari avec le vicomte !

Heureusement, depuis la sottise lettre que je t'écrivis, je me suis rassurée moi-même. Du reste, même si je prenais mon rêve au pied de la lettre, comme je le pourrais d'après ce que tu me dis de

l'exactitude du tien, exactitude que l'événement tarda si peu à vérifier, il me serait difficile de redouter une aussi fâcheuse disgrâce que celle d'être transformée en fille de basse-cour ?

Mais assez de folies ! parlons de choses sérieuses. La distribution des rôles a eu lieu hier. Tu sais comment les choses se passent. Madame Sainte Gertrude réunit la classe blanche dans la salle de la Comédie. M. Ermenil de l'Opéra, qui doit nous faire répéter la comédie, choisit lui-même les personnages.

Tu comprends quelle grave affaire est pour nous cette distribution des rôles. Il n'y en a pas une, parmi nous, qui ne souhaite au fond du cœur, être choisie pour le principal personnage. Naturellement, nous nous en défendons toutes, je disais, l'autre jour, d'un air détaché en récréation :

– Ah ! quel ennui ! ce rôle d'*Annette* est si long ! j'espère bien que je ne serai pas choisie.

À quoi Verneuil a répondu :

– Rassurez-vous, ma chère, vous n'avez rien à



craindre.

– Que voulez-vous dire ? ai-je demandé.

– Mais, simplement, que M. Ermenil est un homme de goût !

Crois-tu ! mais elle ne l'a pas porté en paradis ; j'ai vertement répliqué.

– Je ne doute pas que M. Ermenil ne soit un homme de goût, mais je suis encore bien plus assurée que vous êtes une impertinente.

C'est vrai que je croyais que M. Ermenil était un homme de goût, mais, entre nous, comment ces gens-là, qui n'approchent qu'exceptionnellement des gens de qualité, et n'ont de rapports qu'avec des espèces telles que les Chardini et les Saint-Huberty, pourraient-ils avoir un goût tant soit peu délicat ?

Après nous avoir toutes bien examinées M. Ermenil s'arrêta devant Tourzel en disant :

– Mademoiselle sera divine dans le rôle de *Ninette*.

Et cette insupportable Verneuil de me glisser à l'oreille :

– Quand je vous le disais que M. Ermenil était un homme de goût !

Mais la *Merveille* se récria, disant qu'elle jouait contre son gré, et qu'elle ne consentirait à jouer qu'un tout petit rôle, le plus petit rôle de la pièce !

Comme tu le penses, tout cela était comédie pure, je suis sûre qu'elle brûlait d'accepter le rôle, et la preuve, c'est que madame Sainte Gertrude l'ayant tirée à l'écart pour lui dire quelques mots en particulier, elle accepta, sans plus de façon, le rôle de *Ninette*.

Au fond, cela me touchait peu, car il s'agissait du choix des personnages qui doivent jouer d'abord devant madame l'Abbesse. Ainsi que Peyrusse, je devais être désignée pour la représentation qui aura lieu devant les familles.

Madame ayant dit à M. Ermenil qu'elle me verrait volontiers accepter le rôle de *Ninette* pour la seconde représentation, il eut un moment d'hésitation, puis il me pria de traverser la salle, afin qu'il pût juger de ma démarche et de mon maintien. Quand je revins devant lui, il eut

L'impertinence de dire :

– J'en demande bien pardon à mademoiselle, mais ça n'est pas ça, pas ça du tout !

Naturellement j'allais le prendre de très haut, comme il convient avec ces espèces de naissance ignoble et de condition diffamée, quand il s'empessa de dire :

– Je vois surtout mademoiselle dans le rôle d'*Émilie*, la fiancée du roi *Astolphe*.

Cela me radoucit, car il me parut autrement flatteur d'être crue propre à jouer le rôle d'une princesse fiancée au roi de Lombardie, que celui de *Ninette* qui n'est qu'une sotte villageoise.

Cependant, comme ce dernier rôle est de beaucoup le plus important, Madame insista pour qu'il me fût confié. Je jugeai de bon goût de ne pas imiter la *Merveille*, et je ne fis pas de façon pour accepter ce rôle.

Voici la distribution complète des rôles, pour la seconde représentation, la première me paraissant avoir peu d'importance.

ASTOLPHE, roi de Lombardie : BUZENÇOIS.

ÉMILIE, princesse, fiancée du roi : PEYRUSSE.

Ninette : MOI.

COLAS, fiancée de Ninette : POUILLY.

DORINE et CLARICE, *suivantes* : MONTOLAS et  
D'AUZAC.

La *Merveille*, Moustier, Verneuil font les principaux rôles pour la première représentation. Le reste des *blanches* fait les paysannes, les femmes de chambre et le chœur.

Eh bien, mais, il me vient à l'idée que le voilà réalisé, mon rêve, et de façon pas trop douloureuse pour mon amour-propre. Me voilà, comme dans mon rêve, simple villageoise devenue ! Mais j'espère que le prince Charmant ne s'y trompera pas, et qu'il fera monter dans son carrosse la *Ninette* qui se dit

Ta meilleure amie.

## XXVII

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 9 mai.

Puisque tu regrettes de ne pouvoir assister aux répétitions, je prends le solennel engagement de t'en faire un récit aussi fidèle et circonstancié que tu le peux souhaiter.

Eh ! quoi, tu ne connais pas *Ninette à la cour*, la pièce à la mode, le grand succès du jour ! Ah ! ma pauvre recluse, était-ce bien la peine de quitter Panthémont pour passer ta vie étendue sur un lit de repos, loin de la cour et de tous les plaisirs ! Le marquis était-il donc si impatient d'avoir un fils qui peut lui jouer le mauvais tour de lui ressembler... Oh ! ne proteste pas, il est très beau, ton mari, et tu l'adores, mais tu es bien

obligée de reconnaître qu'il te le rend fort mal, que c'est un monstre enfin ; ce qui du reste est fort à la mode. N'en déplaise à mon oncle, qui me marie uniquement pour avoir un petit neveu, j'espère ne mettre qu'un empressement modéré à lui donner satisfaction sur ce point.

Mais, pour en revenir à *Ninette à la cour*, voici le sujet de cette comédie qui est un petit chef-d'œuvre de grâce naïve et de délicatesse ingénieuse.

Deux villageois, *Ninette* et *Colas*, s'aiment d'amour tendre et sont à la veille de se marier. Le roi de Lombardie, *Astolphe*, propose à *Ninette* de l'emmener à la cour. Elle refuse d'abord ; mais, *Colas* survenant et lui ordonnant en maître de rester, elle veut lui donner une leçon et se décide à se rendre à la cour.

Au premier acte, le théâtre représente une campagne agréable, coupée d'arbres fruitiers, sur les côtés des cabanes de paysans.

Ce qui me plaît le plus dans cet acte, c'est cette définition de la toilette. *Ninette* demande :

Qu'est-ce qu'une toilette ?

*Astolphe* répond :

*Un trésor précieux*

*Dont le sexe, dans tous les âges,*

*Tire de brillants avantages :*

*C'est un trône où triomphe l'art,*

*C'est un autel que l'on érige aux Grâces :*

*C'est là qu'on peut des temps rapprocher les  
espaces*

*Par l'heureux prestige d'un fard*

*Qui des ans aplanit les traces.*

*Des couleurs du plaisir on ranime son teint ;*

*Et le pinceau, rival de la nature,*

*Par une agréable imposture,*

*Fait éclore la fleur d'un visage enfantin.*

*Chaque jour on est aussi belle,*

*D'un air plus triomphant la jeunesse y sourit ;*

*La beauté même s'embellit,*

*Se fixe et devient immortelle.*

À cela *Ninette* répond :

*... Je sens naître un désir curieux...*

Moi aussi, je puis le dire en toute sincérité : je suis dans une furieuse impatience de sacrifier à mon tour « sur cet autel que l'on érige aux Grâces. » Quoique, Dieu merci, je n'aie pas encore besoin « de l'heureux prestige d'un fard qui des ans aplanit les traces » je n'en brûle pas moins du désir « de ranimer mon teint des couleurs du plaisir. »

Grande discussion, hier au soir, sur la question de savoir s'il nous serait permis de mettre du rouge ; Tourzel a déclaré, de son air détaché, que cela ne lui paraissait pas bien nécessaire.

– Sans doute, ai-je répliqué, pour jouer devant madame l'Abbesse, vous pouvez ne pas vous soucier de mettre du rouge, mais si, comme moi, vous deviez jouer devant votre fiancé...



Tourzel est devenue toute pâle et Verneuil s'est empressée de dire :

– Si Tourzel devait jouer devant son fiancé, elle n'aurait, je pense, besoin de recourir à nul artifice pour lui plaire.

Tu vois combien cette Verneuil est mauvaise avec moi. Quant à la *Merveille*, elle met de plus en plus au jour son vrai fond qui est une jalousie outrée. Elle n'en témoigne rien en paroles, mais sa pâleur et ses silences, quand il est question de mon mariage, en disent long sur ses véritables sentiments. Sans doute il est naturel que mon sort lui paraisse préférable au sien, mais ce n'est pas ma faute si, malgré les mérites et les charmes que lui reconnaissent nos maîtresses et nos compagnes, elle doit ensevelir sa jeunesse au Chapitre de Remiremont.

Enfin, sans doute le bonheur rend indulgent : au lieu de lui en vouloir, comme ce serait mon droit, pour sa ridicule jalousie, je me contente d'en être flattée, extrêmement flattée. Il m'arrive même parfois de la plaindre, cette pauvre *Merveille* !

Si cette générosité ne me vaut pas ton admiration, tu ne mérites certainement pas la tendresse de ta petite mie.

## XXVIII

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux,  
au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 9 mai.

Ma chère grande amie,

C'est vraiment bien difficile de tenir mon vœu et, si je n'aimais pas tant ma petite maman, je crois que j'y renoncerais.

Bichon est bien désagréable, c'est vrai, et quand elle est désagréable, ça me fait plaisir de lui donner sa tape. Mais il y a tout de même des jours où elle est gentille, alors ça m'embarrasse beaucoup.

Ainsi hier, qui était jour de parloir, sa tante l'était venue voir et lui avait apporté de belles *darioles*. En récréation elle me dit :

– En voulez-vous, Phanette, de mes *darioles* ?

Vous comprenez, je lui permets de nouveau de m'appeler Phanette, d'abord c'est bien plus joli que Stéphanie, et puis, c'est vous qui m'avez la première appelée comme ça. Vous souvenez-vous ? c'était le jour de mon entrée à l'Abbaye, j'avais un si gros chagrin ! Vous m'avez dit :

– Ne pleurez pas, Phanette, si vous voulez, je serai votre petite maman.

Ah ! je ne l'ai pas oublié, allez. Je fus consolée tout de suite parce que vous étiez bien jolie, et puis ce nom de Phanette, ça me fit rire, et depuis je l'aime bien.

Vous savez que j'adore les *darioles*, Bichon aussi le sait, alors elle m'en donna trois en me disant :

– Si vous voulez, quand nous aurons mangé nos *darioles*, nous jouerons ensemble au jeu de *passer le roi, passer la reine*.

Moi j'avais bien envie des *darioles*. Jamais je n'en avais vu d'aussi grosses, et puis, elles sentaient si bon le caramel ! rien qu'à les regarder, l'eau m'en venait à la bouche.

Seulement, voilà, si je mangeais ces *darioles*, je ne pouvais pas, après, donner sa tape à Bichon. J'allais donc les lui rendre, quoique cela me fit vraiment gros cœur, quand il me vint une idée. Je dis à Bichon :

– Ça m'ennuie le jeu de *passez le roi, passez la reine*, mais j'en sais un bien plus joli : si vous voulez, nous jouerons à nous donner des tapes.

– Ah ! fit Bichon, ça n'est pas un jeu, et puis, merci, vous me tapez bien assez, même sans jouer.

Moi, pour la décider je lui dis :

– Mais si, vous verrez, c'est très amusant : nous allons jouer à qui mangera le plus vite une *dariole* ; celle qui aura fini la première donnera une tape à l'autre.

Alors Bichon le voulut bien. Comme pour accomplir mon vœu il me fallait avoir le droit de lui donner au moins une tape, je mangeai si vite ma première *dariole* que je faillis quasi m'étouffer. J'étais toute rouge, il fallut me taper dans le dos, et madame Sainte Agathe me gronda

bien fort pour ma vilaine gloutonnerie.

Moi, pendant ce temps-là, comme c'était mon droit, j'allongeai un soufflet à Bichon. Madame Sainte Agathe, qui l'avait vue me frapper gentiment dans le dos, fut outrée de ce que je lui donnais un soufflet.

– Eh ! voyez donc, dit-elle, cette petite fille est-elle assez mauvaise ! La voilà qui donne un soufflet à Roquefeuil qui a été si gentille pour elle.

Alors, Bichon, pour me défendre, dit que c'était un jeu. Mais madame Sainte Agathe ne voulut rien savoir.

– Un jeu ! Quel jeu ? dit-elle, on n'a jamais entendu parler d'un pareil jeu.

Et elle me mit en pénitence ; le triste, c'est qu'elle me prit les deux *darioles* qui me restaient en disant que j'étais encore bien capable de m'étouffer.

Enfin, ce qui me console un peu, c'est que j'ai tout de même tenu mon vœu ; mais je n'aurais pas cru que ce fût si difficile à tenir, un vœu !

Cependant j'aime si fort ma petite maman de Tourzel que je suis contente de me donner tant de peine pour elle.

Vous aussi, je vous aime beaucoup, ma grande amie, et, si j'avais su, j'aurais aussi fait un vœu pour vous empêcher d'aller au Chapitre de Remiremont. Je vous embrasse bien et suis toujours, de tout mon cœur

Votre petite Phanette.

## XXIX

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 10 mai.

Mon trésor chéri, j'avais décidément bien raison de le dire, ces gens du commun ne comprennent rien aux véritables élégances. Cet Ermenil, j'en suis bien revenue ! Je devais chanter l'ariette du premier acte. Je vais t'en donner copie puisque tu ne la connais pas :

*En tourbillon,*

*Un papillon*

*Vole sur la fleurette ;*

*Mais si quelqu'un le guette,*

*Sur lui se jette,*



*Il a bientôt fait retraite,  
Et plus loin, sans danger,  
Va voltiger ;  
Quand on est prêt à l'attraper,  
Il sait toujours vous échapper,  
En tourbillon,  
Un papillon  
Vole sur la fleurette ;  
Mais si quelqu'un le guette,  
Sur lui se jette,  
Il fait aussitôt retraite,  
Et plus loin, sans différer,  
Va folâtrer ;  
Il sait tromper  
Qui croit l'attraper.  
De fleur en fleur, il semble attendre ;  
Subtilement on veut le prendre ;  
Pas à pas on va sans bruit,  
Et, dans l'instant, il fuit.*

Il ne m'appartient pas de faire l'éloge de ma voix ; tu la connais du reste, et tu conviendras que l'on ne peut, sans une révoltante injustice, préférer le filet de voix de la *Merveille* à ma voix si étendue. Eh bien, crois-tu que M. Ermenil a eu l'audace de me dire après m'avoir entendue chanter mon ariette :

– Ça n'est pas ça, pas ça du tout ; nulle grâce, nul naturel, j'en demande bien pardon à mademoiselle !

Si bien, qu'exaspérée, j'ai fini par lui dire :

– Eh ! Monsieur, je ne me pique pas de représenter au naturel une jeune villageoise.

Sur quoi, il eut l'impertinence de me répondre :

– Mais mademoiselle de Tourzel n'est pas, que je sache, plus villageoise que vous, et, cependant, elle chante son ariette avec un naturel parfait.

Et s'adressant à elle :

– Voulez-vous reprendre votre ariette,

mademoiselle : cela mettra peut-être  
mademoiselle de Montmorin sur la voie.

Mais la *Merveille* s'excusa, disant qu'elle était un peu fatiguée ; et elle fit sagement, car je n'aurais pas souffert qu'elle eût l'air de me faire la leçon ; j'aurais plutôt quitté la place.

Après la répétition, je voulais, pour prendre ma revanche, dire à la *Merveille* quelque chose de bien piquant sur l'air villageois que l'on avait admiré en elle. Mais ne voilà-t-il pas que Peyrusse se met à l'accabler de ridicules compliments : qu'elle avait chanté comme un ange ! que c'était plaisir de jouer avec elle ! et ceci ! et cela !

Pour moi, je voyais clairement dans ce discours l'intention de m'être désagréable, aussi, quand elle ajouta :

– Vous devez être charmée des éloges de M. Ermenil ; il en est si peu prodigue ! S'il m'en faisait seulement moitié autant, je serais transportée.

Je répliquai :

– Il est en effet bien flatteur, pour une fille de qualité, d’être comparée à une simple villageoise ! À mon avis, c’est un sot compliment, et je trouverais bien impertinent celui qui oserait me l’adresser !

La *Merveille* se contenta de me répondre par un de ces gestes de souveraine indifférence qui me mettent hors de moi. Et, comme il fallait s’y attendre, Verneuil s’empressa d’intervenir, et, me prenant à partie :

– Eh ! bien, vous savez, vous pouvez vous rassurer. Si vous ne changez furieusement votre jeu, vous n’avez pas à redouter l’impertinence des compliments de M. Ermenil !

– Et je m’en flatte ! lui dis-je. Si j’avais à faire le rôle d’une personne de qualité, je m’en tirerais, je l’espère, à mon honneur, et n’aurais nul besoin de M. Ermenil pour m’apprendre les belles manières.

Au fond, tout cela, c’est jalousie pure. Elles sont toutes jalouses de moi, et Peyrusse comme les autres, quoiqu’elle aussi se marie. Mais, de son fiancé au mien, il y a quelque différence ! On

dit qu'elle ne pourra prétendre à l'honneur d'être présentée. Il paraît que la famille de Chauvigny ne remonte qu'à 1499. Il s'en faut donc juste d'un siècle pour que l'origine de cette famille soit plongée dans cette bienheureuse nuit des temps qui donne, seule, le droit de monter dans les carrosses du roi.

Le comte de Bauffremont, au contraire, est admis aux honneurs du Louvre. J'aurai le droit d'avoir un carrosse avec l'impériale en velours rouge et la galerie dorée autour. Je pourrai entrer, à quatre chevaux, dans la cour des châteaux royaux. De plus, j'aurai droit à être baisée par le Roi, le jour de ma présentation. Enfin, quand, par suite d'un deuil de cour, le Roi drape son carrosse, j'aurai aussi le droit de faire draper le mien.

Certes, je n'espérais pas que mon mariage me donnerait droit aux honneurs du Louvre, (à dire vrai, je n'espérais même pas me marier). Mais, depuis que ce brillant avenir s'est offert à moi, il me semble que j'y ai, de tout temps, été destinée. C'est au point, que je n'en saurais rien rabattre, et

que, si je devais renoncer seulement au moins relevé de ces privilèges, (si tant est qu'on puisse supposer qu'ils ne soient pas tous d'une extrême importance) il me semble que j'aurais grand-peine à me consoler d'un tel sacrifice.

Mais je prendrai aisément mon parti de n'avoir point les manières d'une villageoise, pourvu que mon fiancé me trouve cet air propre aux personnes appelées à monter dans les carrosses du Roi.

Sur quoi je t'embrasse, chère grande amie, en te renouvelant la promesse de te continuer le fidèle récit des faits et gestes de cette classe blanche que tu regrettes, et que je suis si impatiente de quitter.

## XXX

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 15 mai.

Tu sauras, mon cœur, que nous avons commencé la répétition de l'acte II et dernier puisque, de par les vertueux retranchements de madame de Virieu, l'aimable comédie de M. Favart est réduite à deux actes, au lieu de trois qu'elle a en réalité.

Nous sommes aux regrets de ces retranchements qui doivent, sans nul doute, porter sur les parties les plus piquantes de la pièce.

Voici comment ce dernier acte a été accommodé.

La scène représente un appartement du palais d'*Astolphe*. Je parais, suivie de plusieurs femmes

de chambre portant chacune différents ustensiles de toilette. Je suis en grand habit de cour et je chante :

*Ah ! quelle gêne !*

*C'est trop de peine,*

*Cet équipage m'entraîne,*

Mais je vais te copier toute la scène.

DORINE.

*Mais c'est la mode ;*

*Suivez, suivez-la.*

NINETTE.

*Cessez, cela me lasse,*

*Laissez, laissez, de grâce*

*Laissez-moi donc là.*

DORINE.

*Que j'accommode*



*Ce ruban-là.*

NINETTE.

*Qu'elle est incommode !*

*Laissez-moi donc là,*

*C'est trop de peine ;*

*C'est trop de gêne :*

*Cette parure*

*Me met à la torture :*

*Cette parure*

*Ah !*

*M'étouffera,*

*Laissez,*

*Cela me lasse ;*

*Cessez,*

*Cessez de grâce ;*

*Laissez-moi donc là.*

DORINE.

*Mais c'est la mode,*

*Suivez, suivez-la.*

NINETTE.

*Qu'elle est incommode !*

*Mais... mais... mais... laissez-moi donc là.*

DORINE.

*Du moins que madame permette...*

NINETTE.

*Je ne suis point Madame, on m'appelle Ninette...*

DORINE.

*Un peu de rouge encore.*

NINETTE.

*Encor me barbouiller !...*

*Tenez, nous allons nous brouiller.*

CLARICE.

*Il faut donc serrer la toilette ?*

NINETTE.

*Qu'appellez-vous ? quoi ! ce confus amas ?*

*C'est donc là ce trésor dont on fait tant de cas,*

*Et qui me rendra si gentille ?*

CLARICE.

*Voilà vos diamants.*

NINETTE.

*Comme tout cela brille !*

*Mais j'aperçois des fleurs. Elles ne sentent rien.*

(Je laisse tomber les diamants, et passe par dessus pour aller prendre les fleurs.)

DORINE.

*L'art sait imiter la nature.*

NINETTE.

*Déjà je m'aperçois, à vous parler sans fard,*

*Qu'ici l'on ne doit rien qu'à l'art :*

*La beauté n'est qu'une peinture ;*

*Jusqu'aux fleurs tout est imposture.*

(Je jette le bouquet, voyant qu'il est de fleurs artificielles.)

En vérité, je te le dis, M. Ermenil aura beau jeu à me reprocher de manquer de naturel dans cette scène ! Encore que la ridicule simplicité de nos costumes de pensionnaires ne nous prépare guère à faire bonne figure en habit de cour, j'espère cependant porter avec quelque aisance ce premier grand habit de cour que je voudrais, comme il est naturel pour la circonstance, d'une rare magnificence.

Ce que je goûte particulièrement dans cette scène, c'est l'insistance de Dorine à me mettre du rouge. Cela tranche la question : j'aurai donc enfin ce bienheureux rouge dont j'ai passionnément envie d'essayer l'effet sur mon visage.

Mais je poursuis le récit de cet acte II.

Je demande, en montrant un éventail que l'on vient me présenter :

À quoi cela sert-il ?

On me répond :

*Pour la décence et pour les grâces*

*C'est le meuble le plus utile :  
Sur les yeux ce rempart fragile  
À la pudeur semble donner asile,  
Et sert la curiosité.*

*En glissant un regard entre ses intervalles,  
D'un coup d'œil juste, on peut, en sûreté,  
Observer un ami, critiquer des rivales ;  
On peut, par son secours, respectant la  
pudeur,  
Tout examiner, tout entendre.*

*Son exercice est ce qu'il faut apprendre :  
Son bruit sait exprimer le dépit, la fureur ;  
Son mouvement léger, un sentiment plus  
tendre.*

*Grâce à l'éventail on peut prendre  
Des airs aisés et naturels ;  
Enfin, entre les mains d'une femme jolie,  
L'éventail est un sceptre et commande aux  
mortels.*

Ce morceau n'est-il pas charmant ? Comme j'entends ne le céder à personne dans ce jeu si important de l'éventail, j'ai pu me procurer, grâce à l'inépuisable obligeance de mademoiselle Hortense le fameux livre de Caracioli : *Le livre des quatre couleurs*, qui renferme un véritable traité sur la manière de se servir de l'éventail.

C'est une lecture que je te recommande, ma chérie ; pour moi, je fais de ce traité une étude attentive ; mais je ne m'en tiens pas à la théorie : armée de l'éventail en bois de senteur que tu m'offris en souvenir, lors de ton mariage, je fais, quand j'en puis trouver l'occasion, de fréquents exercices devant le miroir de la petite comtesse. Je crois avoir fait des progrès étonnants : je réussis à miracle le *cli cli* dont la jolie prestesse annonce si bien la colère, et aussi le coup mignonement donné avec un *Finissez donc !* qui veut dire tant de choses.

Pour en revenir à la pièce, le roi admire ma transformation et me demande comment j'ai trouvé la cour, à quoi je répons :

*J'ai vu de toutes parts de beaux petits objets  
À talons rouges, en plumets :  
Ne sont-ce pas des femmes en épées ?  
J'ai vu trotter aussi de gentilles poupées,  
Qui portent des petits collets.  
Ah ! que de plaisants personnages !  
Crainte de déranger l'ordre de leur visage,  
Ils parlent tous comme des flageolets.  
Tu, tu, tu, tu. Dans nos villages  
Nous n'avons jamais vu de ces colifichets.  
Et puis j'ai vu de graves freluquets  
Qui prenaient un air d'importance ;  
Et de jolis vieillards coquets  
Qui semblaient marcher en cadence.*

Avoue qu'il n'est pas flatté ce tableau de la cour !

Oh ! je sais bien que la cour n'est plus ce

qu'elle était du temps du Grand Roi ; mais la petite *blanche* que je suis sera moins sévère pour elle que la villageoise *Ninette*. Et puis je n'espère pas seulement les plaisirs de la cour : il y a aussi le monde, les salons, l'Opéra, et de tout cela je me promets de profiter mieux que toi, chère recluse.

Enfin, pour en finir avec cette comédie, je déclare au roi que je veux retourner dans mon village et je chante cette ariette.

*La cour n'est qu'un esclavage ;*

*L'avantage*

*Du village,*

*C'est de vivre en liberté :*

*L'avantage*

*Du village,*

*C'est de suivre la gaieté.*

*Sous un brillant étalage*

*Il faut trop de gravité,*



*L'on s'engage,  
À la cour, dans l'esclavage,  
Et j'en sors comme un oiseau de sa cage.*

C'est d'un accent bien convaincu que je chanterai ce dernier vers. Aussi joyeuse que l'oiseau sortant de sa cage, je quitterai cette abbaye dont les grilles m'ont si longtemps retenue dans un impatient esclavage.

En attendant cet heureux jour, je t'embrasse,  
grande mie.

## XXXI

*Françoise de Montmorin à, Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 21 mai.

L'avais-je pas prédit, mon cœur ? M. Ermenil m'a reproché de jouer mon rôle à contresens. C'était la grande répétition, la dernière avant la représentation. Nous avons répété en costumes. Au deuxième acte, je portais, je crois, avec quelque aisance et dignité mon grand habit de cour, mais M. Ermenil s'est écrié :

– Vraiment, je suis désolé, ça n'est pas ça, pas ça du tout. Vous dites vous-même :

*C'est trop de peine ;*

*C'est trop de gêne :*

*Cette parure*

*Me met à la torture.*

Et vous vous pavanez d'un air ravi dans votre grand habit de cour.

J'ai trouvé le mot pavanez un peu vif, mais j'ai pris assez aisément mon parti du reproche. Il serait plaisant qu'une fille de qualité qui doit, comme moi, faire figure au premier rang, eût l'air embarrassé dans un costume d'apparat !

Mon jeu de l'éventail n'a pas non plus été du goût de M. Ermenil.

— À quoi pensez-vous donc, me dit-il. Vous ne savez pas même ce que c'est que l'éventail puisque vous demandez : À quoi cela sert-il ? Et vous en usez comme vous pourriez le faire dans un rôle de grande coquette.

Malgré l'intention désobligeante, je n'ai pas laissé d'être sensible au compliment. Tu vois par là que je n'ai pas trop mal profité de l'étude du livre de Caracioli.

Quant à Tourzel, elle est plus que jamais la

*Merveille* des merveilles pour ce pauvre M. Ermenil ; il ne se lasse pas de la louer et lui découvre de nouveaux mérites à chaque répétition.

– Mais cela est parfait ! quelle grâce ingénue, quel aimable embarras ! en vérité, elle est divine ! que cela est charmant !

Je dois reconnaître que ces ridicules compliments semblaient ne faire nul plaisir à la *Merveille* qui se contentait de les recevoir de son grand air indifférent.

Entre nous, je suis loin de partager l'enthousiasme général pour la manière dont elle fait son personnage. Je l'ai même trouvée d'une ridicule gaucherie dans la scène de l'éventail. Il est vrai que cela n'a pas grande importance pour elle et qu'elle n'aura que faire de savoir bien jouer de l'éventail dans son Chapitre.

Afin de te bien prouver que je n'ai point de parti-pris contre elle, je reconnais qu'elle a bien chanté cette ariette.

*Le nocher, loin du rivage,  
Lutte en vain contre l'orage,  
Quand il voit régner sur l'onde  
    La nuit profonde,  
    Le vent mugit,  
    Il perd l'espoir !...*

Elle a dit ce « Il perd l'espoir ! » d'un accent si pénétré que nous en avons été toutes saisies. Aussi il fallait voir après la répétition comme elle a été entourée, félicitée ! Sans doute, elle a bien chanté, tu vois que je suis la première à le reconnaître ; mettons même qu'elle a mieux chanté que moi ; car moi, le genre sentimental, cela ne me plaît guère ; mais de là à toute cette comédie d'admiration !... À la longue, je t'assure que cela devient furieusement impatientant.

Mademoiselle Hortense va sortir dans un instant ; comme je veux lui donner cette lettre, je remets à la fois prochaine la description de mes toilettes qui sont toutes deux aussi magnifiques que je les pouvais souhaiter.

Je t'embrasse, ma grande mie, en déplorant  
que tu ne puisses voir ta petite mie dans ses  
superbes atours.

## XXXII

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux,  
au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 22 mai.

Ma chère grande amie,

Je commence à être bien fâchée contre Sainte Radegonde parce que, malgré toute la peine que je me donne pour accomplir mon vœu, il n'est pas du tout question de mariage pour ma petite maman.

Vous savez que, comme chaque année, les *blanches* jouent la comédie pour la fête de madame l'Abbesse. On nous a permis d'assister à la répétition générale. Les demoiselles étaient en costumes ; c'était magnifique et, naturellement, ma petite maman était la plus belle.

La comédie s'appelle *Ninette à la cour*. C'est

ma petite maman qui fait le rôle de *Ninette*. Mademoiselle de Montmorin fait aussi le même personnage ; je n'ai pas assisté à sa répétition, mais je suis assurée qu'elle doit jouer moitié moins bien que ma petite maman. Naturellement nous nous sommes déjà querellées bien des fois sur ce point, Bichon et moi, si bien que j'ai pu tenir mon vœu sans beaucoup de peine ces derniers temps.

C'est très joli le commencement de la comédie : ma petite maman est habillée comme une villageoise, une vraie ; elle avait une jupe courte en satin gris de lin avec semis de coquelicots, un mantelet de gaze et des sabots vernis si jolis, si mignons que nous en sommes toutes folles de ces petits sabots, si bien que, présentement, ces demoiselles n'appellent plus ma petite maman la *Merveille*, mais bien mademoiselle Cendrillon.

Après la répétition je dis à Bichon :

— Sans mentir, ma petite maman est bien la plus belle de toutes les demoiselles. Vous ne trouvez pas, Bichon ?



Elle me dit :

– Si, je trouve, mais à sa place, j’aurais de grands dégoûts de m’habiller comme ça en villageoise.

– Mais puisqu’elle fait un personnage de villageoise

– Ça ne fait rien : ma petite maman à moi fait bien le même personnage, mais pour rien au monde elle n’aurait voulu s’habiller en villageoise.

– Et comment sera-t-elle habillée ? Vous avez vu son costume ?

– Oui, je l’ai vu. J’ai pleuré parce qu’on ne nous a pas permis d’assister à la seconde répétition, alors, pour me consoler, elle m’a menée, après, voir son costume.

– Et comment est-il, son costume ?

– Ah ! vous comprenez, je ne puis pas vous le dire : c’est un secret. Elle ne l’a montré qu’aux *blanches* et à moi. Tout ce que je puis vous assurer, c’est que ce n’est pas ma petite maman qui consentirait à mettre ses pieds dans des

sabots.

– Ah ! des sabots si jolis ! ils sont mignons comme tout !

– Oui, mais ils sont en bois. Je ne sais pas pourquoi on appelle votre petite maman mademoiselle Cendrillon ; les pantoufles de Cendrillon étaient en cristal et le cristal c'est bien plus joli que le bois ; et puis le fils du roi épouse Cendrillon, tandis que mademoiselle de Tourzel doit entrer au Chapitre : alors, vous voyez, ça n'a aucun sens de l'appeler mademoiselle Cendrillon.

– Je vois que vous êtes jalouse et que vous voudriez bien que ça soit votre petite maman qu'on appelât mademoiselle Cendrillon.

– Mais elle mériterait ce nom mieux que la vôtre, puisqu'elle aura des souliers en drap d'argent, et le drap d'argent, comme chacun sait, c'est bien aussi joli que le cristal ; puis elle doit épouser, sinon le fils du roi, du moins un grand seigneur.

– Et qui vous dit que ma petite maman n'en épousera pas aussi, un grand seigneur ?

– Mais puisqu’elle doit entrer au Chapitre ?

– Eh bien ! moi je vous dis qu’elle n’y entrera pas, au Chapitre, et qu’elle en épousera un grand seigneur, entendez-vous, Bichon ?

– J’entends que vous me racontez une sottise, une histoire, une histoire qui n’est pas vraie.

Alors la colère me prit et je lui administrai une bonne tape en disant :

– C’est vous qui êtes sottise, Bichon ! et si mon histoire est fautive, voilà du moins une vraie tape.

Vous me direz peut-être que Bichon avait raison et que mon histoire n’est pas vraie. Mais puisque, ainsi que vous le voyez, j’ai accompli fidèlement mon vœu, sainte Radegonde sera bien obligée de l’exaucer, et alors elle sera vraie mon histoire. Ne le croyez-vous pas ?

En attendant, je vous embrasse bien fort, ma grande amie, et suis bien de tout mon cœur,

Votre petite Phanette.

## XXXIII

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 26 mai.

Tu peux être bien assurée, ma reine, qu'il n'était pas besoin de tes recommandations, car je ne saurais passer légèrement sur un article aussi important que celui de la toilette. Mon oncle a fait les choses aussi largement que le requéraient les circonstances. Par ses soins, il a été mis à ma disposition une somme suffisante pour que je puisse paraître, en l'état qui convient, devant mon fiancé.

Je n'avais pas à me préoccuper seulement de mon costume ; il y avait aussi la question du rouge. Tu sais quelle grosse affaire est le choix du rouge. Il ne s'agit pas seulement d'être peinte,

le grand point est d'avoir un rouge qui dise quelque chose. Je n'allais pas m'exposer à n'avoir, par exemple, qu'un rouge de bourgeoise.

J'ai d'abord décidé que je ne voulais pas de ce rouge de Portugal, en tasse, qui est du dernier commun. J'aurais bien voulu avoir du *serkis*, mais cela a été impossible. Grâce à mademoiselle Hortense, j'ai pu, du moins, avoir un pot de ce fameux rouge de madame Martin, qui est, comme tu le sais, presque entièrement réservé pour les duchesses.

Ainsi que je te l'ai dit, la *Merveille* déclarait qu'il lui était bien égal de mettre ou non du rouge. Je ne comprends pas que l'on fasse ainsi fi des usages les plus respectables. Pouilly nous a raconté cette histoire qu'elle tient de sa mère.

Lorsque Marie-Thérèse d'Espagne fut amenée en France pour épouser le Dauphin, elle n'avait jamais mis de rouge. Dans le voyage, on lui fit entendre qu'il en fallait mettre. Elle dit qu'elle ne le ferait qu'autant que cela lui serait ordonné par le Roi et par la Reine. Une délibération eut lieu à Versailles. Tout le monde fut d'avis que le

Dauphin la trouverait trop blême si elle lui était présentée avec son teint naturel. En conséquence, le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la Chambre, lui porta de la part de Leurs Majestés « la permission de mettre du rouge » et la princesse obéit incontinent.

Et toi-même, ne te souviens-tu pas que madame de Virieu nous dit que lorsque mourut madame Henriette, fille du roi, son corps fut transporté de Versailles à Paris, dans un carrosse, et qu'elle était en manteau de lit, coiffée en négligé, mais qu'on n'avait pas oublié de lui mettre du rouge.

Enfin, on sait combien toute la cour fut scandalisée lorsque, à son retour de l'ambassade de Rome, la duchesse de Nivernais s'obstina à paraître sans rouge devant Mesdames.

Nous avons donc été autorisées à mettre du rouge, mais seulement pour les représentations et non pour les répétitions.

La permission du rouge a naturellement entraîné celle des mouches. Pour cela je suis dans une furieuse perplexité. J'hésite entre la *friponne*

près de la lèvre et l'*assassine* au coin de l'œil. Elle est exquise, la *friponne*, ne trouves-tu pas ? elle donne du piquant au sourire ; mais d'autre part l'*assassine*... Mais, me diras-tu, pourquoi ne les choisis-tu pas toutes deux ? C'est qu'on ne nous permet que trois mouches et, comme je veux absolument avoir la majestueuse sur le front et la *galante* au milieu de la joue, je suis bien obligée de me résigner à sacrifier la *friponne* ou l'*assassine*, mais ce ne sera pas sans de vifs regrets que je renoncerai à l'une ou à l'autre.

Pour la coiffure, je me suis procuré *L'art de la coiffure des dames françaises* de Le Gros. Tu sais que la petite comtesse n'avait consenti à épouser son vieux mari, qu'à la condition qu'on la mènerait visiter la foire de Saint-Ovide. Elle y a vu les trente poupées que Le Gros exposait comme modèles de coiffure. Il a, paraît-il, présentement plus de cent poupées coiffées différemment, exposées chez lui. Je brûle d'aller voir cette intéressante exposition. Tous les gens de goût s'accordent à dire qu'il a fait de la coiffure un art véritable, basé sur la proportion de la tête et l'air du visage.

Je te recommande particulièrement son livre orné de vingt-huit estampes très curieuses. Il y démontre tous les heureux contrastes que peuvent faire, avec un *tapé*, dans la coiffure, les boucles biaisées, les boucles en marrons, les boucles brisées, les boucles en béquilles, les boucles frisées imitant le point de Hongrie, les boucles renversées, les boucles en coquilles, les boucles en rosettes, les boucles en colimaçons, etc.

Pour ma coiffure du premier acte, j'ai choisi le *tapé* avec boucles en béquilles, surmonté du petit chapeau de paille à la *Bastienne*.

Au premier acte, la *Merveille* aura des sabots : toute l'abbaye s'est prise d'un ridicule engouement pour ses sabots et la *Merveille* est en train de devenir mademoiselle Cendrillon, pour ses amies. Le triste, c'est qu'il n'y aura sans doute jamais apparence de fils de roi dans son histoire. J'aurai, moi, des souliers en drap d'argent qui sont les plus jolis du monde.

Bien entendu, je n'ai pas voulu, comme Tourzel, me contenter d'un simple costume à la paysanne : Jupe courte en satin gris de lin avec



petits paniers à la *considération*. Ma jupe est en brocart cerise, ramagé de feuillage d'argent, avec paniers à *guéridons*.

Pour le 2<sup>e</sup> acte, je me ferai coiffer à la *physionomie élevée*, avec quatre boucles détachées et le confident abattu devant l'oreille gauche. Cette coiffure m'a seule paru assez noble, assez imposante, pour accompagner mon grand habit de cour.

Ma robe en satin fleur de pêcher, couverte de rosettes lamées or et chenille, est décolletée et busquée. Elle forme une longue traîne et s'ouvre devant, en triangle, sur la robe de dessous, falbalassée de dentelle d'argent. Le falbalas est coupé par des barrières de chicorées, relevées et repincées avec du jasmin. Le corsage s'ouvre sur un corps garni d'une échelle de dentelle d'argent. Cela forme un ensemble plein de majesté.

Depuis que j'ai été autorisée à me faire faire ce superbe costume, je me sens tout à fait en confiance. Vraiment, je ne pouvais espérer paraître plus à mon avantage devant mon fiancé.

Ai-je besoin de te dire que pour combiner tout

cela j'ai passé de longues heures devant le miroir de la petite comtesse. Elle est du reste, en ce moment, quasi chassée de son appartement par les *blanches* qui assiègent son miroir.

Pour terminer cette lettre infinie, une sotte histoire de Verneuil. La *Merveille* ayant essayé l'autre jour son costume de paysanne, Verneuil la prit par la main et la conduisit devant le miroir, puis elle dit à la petite comtesse :

– Mignonne, si vous m'en croyez, vous ferez voiler votre miroir.

Et comme nous nous récriions toutes et demandions l'explication d'une si fâcheuse proposition.

– Mais, reprit Verneuil, parce que, dans toute sa vie de miroir il ne réfléchira jamais une plus exquisite image.

Cette idée nous fit rire, encore qu'elle fût au fond assez désobligeante pour nous.

Pour être juste, je conviens qu'elle n'était pas mal, la *Merveille* et même que, tout simple qu'il fût, son costume en satin gris de lin lui allait fort

bien ; mais enfin elle n'est pas la seule à qui son costume aille bien, et mon costume en brocart cerise ne le cède pas, je suppose, au sien. Mais Verneuil n'avait d'yeux que pour la *Merveille* et continuait à débiter ses absurdités.

– Je vous assure, disait-elle, que les miroirs sont malheureux quand on les oblige à réfléchir de vilains visages. Pour mon compte, je ne me mire jamais après Tourzel. Il me semble que le miroir serait fâché contre moi et me reprocherait d'effacer sa si parfaite image.

– Vous dites des folies, ma chère, dit la *Merveille*, jugeant enfin à propos d'interrompre ce ridicule éloge, mais il n'était pas difficile de voir qu'elle en était au fond très flattée.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'au risque d'effacer l'incomparable image de la *Merveille*, nous ne sommes pas moins empressées devant le miroir. Pour moi, je ne sais s'il y met de la complaisance, mais il me renvoie une image qui ne me paraît pas du tout déplaisante à regarder.

Souhaite avec moi, ma reine, que mon fiancé soit de cet avis et je serai la plus heureuse des petites mies.

## XXXIV

*Simonne de Tourzel à Valentine  
de Marcé, à Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 28 mai.

Tout est fini pour moi ! Ta Simonne a joué son premier et dernier rôle sur la scène du monde. Tu te plains de la rareté de mes lettres. Je ne t'ai pas, dis-tu, donné de détails sur les préparatifs de la fête de madame l'Abbesse. Que t'aurais-je pu dire ? Tu sais mon unique pensée. Elle me ronge le cœur et je ne m'en puis distraire. Je me réjouissais tant à la pensée que mon tour viendrait enfin de jouer la comédie et que je serais applaudie comme tu l'as été l'année dernière, ma chérie ! J'étais si loin de me douter que ces fêtes seraient celles de ses fiançailles à lui !

Je ne me suis guère mise en peine de mes

toilettes. À quoi bon puisqu'il ne devait pas les voir ! Je n'ai eu nulle joie à mettre du rouge, et ai laissé la chère Verneuil s'occuper elle-même de la disposition de mes mouches.

J'ai voulu jouer le premier acte en sabots ; ils étaient jolis comme tout, mes petits sabots ; l'on ne m'appelle plus que mademoiselle Cendrillon. Il est vrai, comme l'a dit charitablement Montmorin, qu'il n'y a pas trace de fils de roi dans mon histoire.

Elle ne sera pas bien compliquée, mon histoire ! Les portes de Panthémont s'ouvrent, pour chacune de nous, sur un mystérieux avenir de liberté, de joie, d'amour, de vie enfin ! Elles ne s'ouvrent, devant moi, que pour un lent et définitif ensevelissement au Chapitre de Remiremont.

Aussi, n'espérant rien au-delà, j'aurais le cœur déchiré en quittant cette Abbaye que nous aspirons pourtant toutes à quitter dès le jour où nous y entrons. N'est-ce point ici que j'ai connu les premières, les seules joies de ma vie ? Orpheline dès mes premières années, sans autre

parente que ma tante que je vois rarement, et qui ne me parle que de la reconnaissance que je lui dois pour son zèle à me soustraire au redoutable état du mariage, mes maîtresses et mes compagnes furent ma vraie famille. De toutes je fus chérie, excepté peut-être de Montmorin qui n'a point si tort quand elle assure que tout le monde, à l'Abbaye, a pour moi une affection exagérée, et assurément hors de proportion avec mes faibles mérites.

Mes regrets du passé, mes craintes pour l'avenir étaient loin de me mettre en excellentes dispositions pour bien jouer la comédie. J'ai cependant pris sur moi et ai fait mon personnage du mieux que j'ai pu.

Certes, monsieur Favart, l'auteur de *Ninette à la Cour*, n'a jamais prétendu à exprimer de profonds sentiments. Mais je suis si pénétrée de la tristesse de ma situation que j'ai chanté ces vers, d'une parfaite banalité :

*Le nocher, loin du rivage,*

*Lutte en vain contre l'orage,  
Quand il voit régner sur l'onde  
La nuit profonde,  
Il perd l'espoir.*

avec un accent qui a fait verser des larmes à plusieurs de mes compagnes. J'ai été applaudie avec transport, et n'ai pu me défendre d'être ravie de ce succès, et pourtant, il n'était pas là, lui !

Il n'était pas là, et cela vaut bien mieux ainsi. Puis-je souhaiter le voir applaudir au succès de sa fiancée !

Oserai-je t'avouer que j'ai eu un instant le désir de demander à prendre part à la représentation de demain, avec les personnages du chœur, et cela pour le revoir. Le revoir seulement !... Tiens, cette pensée que je pourrais le revoir me fait trembler de joie. Il me semble que je donnerais ma vie tout entière pour rencontrer, une fois encore, son regard si loyal, si tendre et si respectueux.

Il y avait tant de choses dans ce regard ! des



excuses pour la liberté grande prise avec moi, de la malice à l'égard de la fureur prévue et un peu comique de ma tante, des protestations passionnées de dévouement... Mais tu ris, méchante, et je t'entends me dire :

– Hé quoi ! tant de choses dans un regard !

Oui, ma reine, tant de choses que j'ai pu passer de longs mois à me redire, sans les jamais épuiser, toutes les pensées douces et charmantes que j'avais lues, ou, hélas ! cru lire dans ce regard.

Vois ma folie, il me semble que ce regard n'était tel que parce que c'est à moi qu'il s'adressait, et que jamais, jamais, il n'avait dû s'abaisser avec une aussi irrésistible séduction sur une autre femme. Et maintenant, penser que c'est Montmorin qu'il regardera ainsi ! Ah ! si du moins ce n'était pas elle qu'il doit épouser !

Si j'avais pu ne jamais entendre parler de lui, ne pas connaître celle qui sera sa femme, je crois, oui, vraiment, je crois que le souvenir de notre unique et brève rencontre me fût resté au cœur comme une joie pour ma vie tout entière.

Maintenant que je *sais*, il me semble que j'ai perdu jusqu'au droit de penser à cette unique joie de mon passé. Il donne sa vie à une autre, je ne veux pas voler à cette autre même la douceur de cet unique souvenir.

Je ne dois donc pas le revoir. Je ne le dois pas, il me semble même que je ne le veux pas, et je suis désespérée à la pensée que je ne le reverrai pas.

Je t'écris sans oser bouger ayant, appuyée sur mes genoux, la tête de ma petite Phanette endormie. Pendant la représentation, quand j'ai chanté mon :

*Il perd l'espoir !*

la mignonne s'est mise à éclater en sanglots. Il a fallu l'emmener et on ne l'a consolée qu'à grande-peine.

Comme je lui demandais, après la représentation, la cause de ses larmes, elle s'est jetée dans mes bras en disant :

– C'était si triste de vous entendre ; j'ai bien

vu que vous aviez du chagrin ; je ne veux pas, moi, que vous ayez du chagrin, ce n'est pas juste puisque j'accomplis si fidèlement mon vœu !

Je lui ai demandé ce que c'était que ce vœu, mais elle a secoué la tête.

— Je ne peux pas vous le dire ; vous m'empêcheriez de l'accomplir, et alors vous auriez encore du chagrin.

Je ne sais donc rien sur ce vœu mystérieux ; quelque imagination d'enfant sans doute.

Je l'aime bien tendrement cette petite Phanette. Je l'ai embrassée, consolée de mon mieux ; elle s'est assise à mes pieds, et, appuyant sa tête sur mes genoux, elle s'est endormie en souriant à travers ses larmes.

Écris-moi encore avant mon départ de l'Abbaye, et donne-moi du courage ; j'en ai grand besoin, ma chérie.

## XXXV

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 29 mai.

Grande mie, je suis au désespoir ! Se peut-il concevoir un guignon guignonnant comparable à celui dont je suis la victime !

En ce moment tu vois, par la pensée, *Ninette* en scène ; tu la vois, en superbes atours, un pied de rouge sur le visage, souriant, coquetant, jouant avec grâce de l'éventail. Eh bien ! tu ne te trompes pas ; *Ninette* est en scène, elle sourit, elle chante, on l'admire, on l'applaudit, et moi, j'enrage de tout mon cœur !

Mais tu ne comprends rien à ma fureur, à mon désespoir, il faut donc t'en dire les hélas ! trop justes causes.

La *Ninette* qui est en scène, ce n'est pas moi, c'est la *Merveille* ; et, vois-tu, savoir que c'est elle qui me remplace, c'est cela surtout qui me met en fureur. Et dire que je suis, moi, étendue sur mon lit, le pied droit enveloppé de compresses, condamnée à ne pas bouger d'au moins quinze jours ! Me fouler le pied à la veille de ma première entrevue avec mon fiancé, peut-on imaginer plus fâcheux contretemps !

— Comment cela a-t-il pu t'arriver, me demanderas-tu ?

De la façon la plus ridicule du monde, je dois bien le reconnaître, mais c'est une constatation dans laquelle je ne trouve nulle consolation.

La représentation devant les invités étant fixée à cet après-midi, j'ai voulu, ce matin, essayer de nouveau mon grand habit de cour. Ma toilette terminée, je passe chez la petite comtesse ; elle n'était pas chez elle ; mais, comme c'était surtout à son miroir que j'avais affaire, j'entre dans sa chambre, en me réjouissant de la solitude qui allait me permettre quelques instants d'aimables tête-à-tête avec ledit miroir.

J'admire à loisir ma coiffure et mon grand habit fleur de pêcher, mais impossible d'apercevoir ma traîne, et c'est surtout de son majestueux effet que j'aurais voulu pouvoir juger. Avisant un pupitre en vernis-Martin, je le traîne devant le miroir, puis, m'aidant d'une chaise, je monte sur le pupitre. Ainsi perchée, j'eus enfin la satisfaction d'avoir la vue d'ensemble de mon costume, et je puis dire qu'il me sembla particulièrement réussi, constatation qui ne peut du reste que redoubler l'amertume de mes regrets.

Voulant essayer l'effet d'une révérence, je ne réfléchis pas à l'étroitesse du pupitre et lance mon pied dans le vide. À ce moment, Bichon, se glissant par la porte entrouverte, se met à pousser des aboiements furieux ; je perds la tête, je m'entortille dans ma traîne, je tombe sur Bichon, entraînant le pupitre qui se renverse sur moi avec un fracas épouvantable, pendant que l'encre de l'écritoire se répandait sur ma merveilleuse robe fleur de pêcher, falbalassée de dentelles d'argent !

Au bruit, on accourt, on crie, on s'empresse autour de moi. Au désespoir d'être surprise en si ridicule posture et de voir mon beau costume gâté par une véritable rivière d'encre, j'essaye de me relever, impossible ! J'éprouvais, au pied droit, une si violente douleur que l'on dut me transporter sur mon lit.

Pendant ce temps-là, cette stupide petite comtesse avait saisi son horrible Bichon dans ses bras et criait d'une voix lamentable :

– Bichon, mon pauvre Bichon, on a écrasé sa patte, sa belle petite patte ; il a mal, bien mal, le pauvre chéri !

De moi, de ma jambe cassée peut-être, de mon costume abîmé, perdu, rien, pas un mot ; si ce n'est pas trop révoltant !

Je dois dire que les *blanches* n'ont guère montré plus de cœur. Quand il fut bien établi que ma jambe n'était pas cassée, et qu'il s'agissait d'une simple foulure, elles firent sur mon aventure toutes les railleries imaginables.

Cette peste de Verneuil s'est même avisée

d'écrire sur mon désastre une chanson sur l'air de  
l'ariette.

*Le nocher loin du rivage*

Je t'en envoie copie comme preuve de sa  
méchanceté.

*Montmorin devant la glace*

*Fait mainte et mainte grimace,*

*Mais par un fatal guignon,*

*Le pauvre petit Bichon*

*La saisissant par sa traîne.*

*La fait choir*

*De son perchoir,*

*Ah ! qui vous dira sa peine,*

*Elle a perdu tout espoir !*

C'est inepte, n'est-ce pas ? et de plus bien  
méchant. Eh bien, croirais-tu que quand je m'en  
suis plainte à madame de Virieu, elle a tourné la



chose en badinerie. Elle s'est fait dire la chanson, puis en riant :

– Vraiment c'est amusant, elle ne manque pas d'esprit d'à-propos, cette Verneuil.

J'étais outrée, je lui dis :

– Mais Madame, après l'accident qui m'est arrivé, il me semble...

Sans me laisser poursuivre elle reprit :

– Votre accident n'a nulle gravité ; quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus. Et puis c'est votre faute, ma chère. A-t-on idée de se percher sur un pupitre pour faire la révérence ! Vraiment, je vous assure, c'est d'un comique irrésistible.

Et elle me quitta en faisant de grands éclats de rire, me laissant suffoquée d'indignation.

Mais ce qui me donna le coup le plus sensible, ce fut d'apprendre que la représentation ne serait pas remise. Le fiancé de Peyrusse part demain pour rejoindre son régiment et l'on n'a point voulu retarder leur entrevue. Cette nouvelle me mit naturellement hors de moi.

– Mais comment allez-vous faire, dis-je aux

*blanches*, puisque je ne puis pas jouer ?

– C'est vrai que vous avez failli nous mettre dans un fameux embarras, dit aigrement Peyrusse.

– Heureusement, reprit Verneuil, tout s'est arrangé, Tourzel veut bien se charger de jouer votre rôle.

Heureusement ! elle trouvait ça heureux, cette Verneuil ! Je crois que je l'aurais giflée.

– En effet, lui dis-je, il est fort heureux pour moi d'être étendue sur un lit de douleur pendant que Tourzel se pavanera devant mon fiancé !

– Oh ! vous savez bien que Tourzel ne vous prend pas pour modèle, riposta cette impertinente Verneuil.

Et toutes alors célébrèrent à l'envi l'obligeance de la *Merveille* qui, cédant à leurs supplications, (car il a fallu la supplier, oui, ma chère !) avait bien voulu consentir à jouer à ma place, afin que l'entrevue de Peyrusse avec son fiancé ne fût pas retardée.

Et maintenant je suis seule à t'écrire pendant

la représentation. Il me semble que le bruit des applaudissements arrive jusqu'à moi. Vraiment, j'étouffe de colère ! N'est-ce pas, grande mie, que je suis une bien malheureuse petite mie ?...

## XXXVI

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux,  
au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 29 mai.

Ma chère grande amie,

Vous savez que c'est aujourd'hui la fête de madame l'Abbesse. Il faut que je vous dise combien j'ai été sotte pendant la représentation.

J'étais d'abord bien contente. Ma petite maman était si jolie, en villageoise, avec ses amours de petits sabots, que toutes les demoiselles disaient : « Ah ! la charmante ! elle est divine ! – À croquer, vous dis-je. » Comme bien vous pensez, moi j'étais toute fière d'avoir une si jolie petite maman.

Au second acte, non, tenez, je ne peux pas vous dire combien elle était belle avec son grand

habit de cour. Je crois, voyez-vous, qu'une reine n'aurait pas pu être plus belle. Mais voilà qu'elle se met à chanter une ariette d'un air si triste, si triste, que je n'ai pu me tenir d'éclater en sanglots. Mademoiselle de Peyrusse qui ne jouait pas aujourd'hui m'emmène hors de la salle : elle me cajole, pour me consoler, me donne des images, en me disant que j'étais un bijou de petite sotte de pleurer ainsi, que c'était comme ça dans la comédie, mais que ma petite maman n'avait pas de chagrin du tout.

Après la représentation, ma petite maman me l'a dit aussi qu'elle n'en avait pas de chagrin. Alors, moi, bien contente, mais le cœur encore un peu gros, je me suis endormie, la tête appuyée sur ses genoux. Quand elle me permet ça, il me semble qu'elle est, pour de bon, ma vraie maman, et ça me console de tous mes chagrins.

Quand je me suis éveillée, elle m'a prêté son éventail, et je me suis mise à jouer à la princesse. Alors Bichon est venue et m'a dit :

– Hou ! la sotte qui ne sait pas qu'à la comédie quand on a du chagrin, c'est pour rire.

Moi, fâchée, je lui applique sur les doigts un si rude coup d'éventail, que l'éventail se brise net. Me voilà toute consternée, et de pleurer de plus belle, Bichon se met à pousser des cris horribles, madame Sainte Agathe accourt.

– Hé quoi, c'est encore Phanette qui a battu Roquefeuil, s'écrie-t-elle, en vérité, cette enfant est devenue une bien mauvaise petite peste.

Alors ma petite maman a pris ma défense et a dit :

– Vous voyez, madame, que Phanette est bien fâchée de ce qu'elle a fait et qu'elle pleure de regret.

Mais moi, je dis :

– Pas du tout, qu'est-ce que Bichon a à se moquer de moi, elle méritait un bon coup ; je suis seulement bien fâchée d'avoir cassé votre éventail.

Alors ma petite maman assura que ce n'était qu'une bagatelle et que je ne devais pas me mettre en peine pour cela, et je me consolai aussitôt.

Je suis privée de récréation ce soir. C'est bien ennuyeux, mais j'en profite pour vous écrire, et je suis tout de même bien aise d'avoir pu aujourd'hui encore accomplir mon vœu.

Je vous embrasse, ma grande amie, et suis bien, de tout mon cœur

Votre petite Phanette.

## XXXVII

*Simonne de Tourzel à  
Valentine de Marcé, à  
Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 29 mai.

Je le reverrai ! mon cœur, que puis-je ajouter, ces seuls mots ne disent-ils pas tout ? Tu sais que j'étais bien résolue à me refuser la joie de le revoir. Les circonstances dans lesquelles j'aurais pu le revoir auraient rendu cette joie si douloureuse ! C'est donc bien contre ma volonté que je me trouverai en sa présence.

Imagine-toi que, afin de pouvoir mieux s'admirer dans toute la splendeur de son habit de cour, Montmorin n'a rien trouvé de mieux que de grimper sur un pupitre devant le miroir de la petite comtesse, et, ainsi perchée, de s'exercer à



faire la révérence.

Survient Bichon que cet étrange spectacle fait aboyer avec fureur. Montmorin se trouble, perd l'équilibre : terrible dégringolade ; le grand habit de cour est inondé d'encre, le pauvre Bichon hurle, à demi écrasé.

Nous accourons au bruit. Montmorin était si bien roulée et entortillée dans sa longue traîne qu'au premier abord nous eûmes peine à deviner ce que pouvait bien être le paquet falbalassé, hurlant et aboyant, qui se démenait au milieu de la chambre,

Le plaisant, c'est qu'après avoir dégagé son Bichon des falbalas sous lesquels il était enseveli, la petite comtesse réservait pour lui toutes ses lamentations, comme s'il eût été la seule victime de ce burlesque accident, si bien que Verneuil lui dit :

– Amour de petite comtesse, vous me rappelez qu'un jour Tamor, le petit chien de ma tante, ayant mordu au mollet un jeune homme jusqu'à lui emporter le morceau, ma tante s'en allait s'exclamant :

— Hélas ! ce pauvre Tamor qui ne doit pas manger de viande, pourvu que cela ne lui fasse point de mal !

Cette folle histoire nous fit rire aux larmes et mit dans un bel état de fureur cette pauvre Montmorin. Nous essayons en vain de la mettre sur pied ; elle pousse des gémissements lamentables et déclare qu'elle s'est, pour le moins, cassé la jambe. Nous la portons avec précautions sur son lit ; la sœur infirmière vient examiner sa jambe, il s'agit d'une simple foulure, Montmorin en sera quitte pour quelques jours de repos.

Elle a le cœur rempli d'amertume, cette pauvre Montmorin : son grand habit de cour est tout gâté par l'encre, et elle ne pourra pas paraître devant son fiancé dans ce bel habit. On assure, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir, qu'elle n'a jamais vu le comte de Bauffremont et que leur mariage dépend de cette première entrevue.

Il a été décidé que la représentation ne serait pas remise, et l'on m'a demandé de jouer le rôle de *Ninette* à la place de Montmorin. J'ai d'abord

refusé avec la dernière énergie ; mais Peyrusse m'a tellement suppliée, me disant que son fiancé devant partir demain pour rejoindre son régiment, elle serait au désespoir qu'il ne la vît point dans son rôle de princesse (où elle est tout à fait exquise) que je n'ai point eu le cœur de lui refuser.

Madame de Virieu m'avait du reste dit, elle-même, que ce ne serait pas agir en bonne compagnie d'obliger ces demoiselles à renoncer à une représentation de laquelle elles se promettaient tant de plaisir, et, qu'au surplus, les invitations étant faites, il n'y avait plus le temps de prévenir les invités de la remise de la représentation.

Pour toutes ces raisons j'ai donc accepté de rejouer le rôle de *Ninette*, ce dont, naturellement, Montmorin est outrée.

Maintenant, pour être tout à fait sincère, je te dirai que je ne regrette pas d'avoir accepté de jouer. Je le verrai dans quelques heures, lui que j'avais cru ne revoir jamais ! Cela me met au cœur une joie absurde mais délicieuse.

J'ai beau me dire : ce n'est pas pour toi qu'il viendra ; ce lui sera une déception de te voir à la place de sa fiancée ; quel besoin as-tu de ranimer un souvenir qui n'est que trop vivant dans ton cœur ?

Je sais tout cela, et que je souffrirai plus après, et je suis transportée de joie. Je le verrai ce soir ! J'ai beau faire effort pour comprendre que ce qui m'arrive est plutôt une chose triste, je n'y puis parvenir ; c'est comme si, exposée à un soleil ardent, j'essayais de me dire que j'ai froid.

Je me reprocherais de le revoir volontairement, mais puisqu'on m'y oblige en quelque sorte, je suis heureuse, heureuse, heureuse... Après ?... Qu'importe après ! J'aurai tant de joie ce soir, ce soir seul existe pour moi.

J'ai une peur horrible de mal faire mon personnage. Après tout Montmorin n'était pas si sot de grimper sur un pupitre pour juger de l'effet de son grand habit et de ses révérences. Je les fais peut-être déplorablement, mes révérences ! Vraiment, ayant à ma disposition le miroir de la petite comtesse, il ne me manque

qu'une chose pour être aussi ridicule que cette pauvre Montmorin : le pupitre, mais il s'est si fortement endommagé dans sa chute, qu'il ne peut plus prétendre à l'honneur de servir de piédestal.

N'est-ce pas, ma chérie, qu'elle est bien folle, ta Simonne ?

## XXXVIII

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux,  
au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 29 mai.

Ma chère grande amie,

Je suis encore en pénitence, mais ne soyez pas trop fâchée contre votre petite Phanette, parce que c'est mon vœu qui est cause que je suis si souvent punie.

Il est arrivé ce matin une bien drôle d'histoire à mademoiselle de Montmorin. Figurez-vous qu'elle s'est foulé le pied en dégringolant d'un pupitre sur lequel elle était grimpée pour faire la révérence devant le miroir de la petite comtesse. Il paraît qu'elle criait ; aïe, aïe mon pied ! et qu'elle était bien fâchée de voir son grand habit tout gâté par l'encre ; mais n'est-ce pas, elle n'avait qu'à ne pas grimper sur le pupitre et ça ne

lui serait pas arrivé.

Nous nous serions donc diverties de cette histoire si le pupitre n'avait, en tombant, écrasé la patte de ce pauvre Bichon, cela nous a fait beaucoup de peine à toutes les *rouges* parce que nous aimons bien Bichon.

Comme mademoiselle de Montmorin est au lit à cause de sa foulure, il a été décidé que ma petite maman la remplacerait dans le rôle de Ninette. Vous ne pouvez pas vous faire une idée comme elle est belle avec du rouge, des mouches et un œil de poudre, voyez-vous, c'est à se mettre à genoux devant elle.

Comme elle est tout à fait gentille pour moi, elle m'a permis d'assister à sa toilette et d'attacher son bouquet de fleurs à son corsage. Après, elle est allée voir mademoiselle de Montmorin qui était toute grognon dans son lit, et qui lui a dit :

– Vraiment, vous êtes belle à miracle ; c'est bien désagréable pour moi ; si vous alliez plaire à mon fiancé !

– Quelle folie ! a dit ma petite maman.

Mais moi, toute contente, je l'ai tirée dans un coin par son grand habit et je lui ai dit :

– C'est une bonne idée, qu'elle a là, mademoiselle de Montmorin, vous ne trouvez pas ?

– Quelle idée, Phanette ?

– Mais que vous plairez sans doute à son fiancé.

Alors ma petite maman a eu l'air fâchée, je ne sais pas pourquoi, et elle m'a répondu :

– Vous ne savez ce que vous dites, mon chat, ces choses-là ne regardent pas les petites filles.

– Pourtant, quand on a fait un vœu à sainte Radegonde, on est toujours exaucé, n'est-ce pas ?

– Un vœu ? Quel vœu ? Cela dépend...

– Hé quoi, dis-je, on n'est pas toujours exaucé ! Alors Jaucourt a menti, c'est elle qui dit que, quand on veut obtenir une grâce, on n'a qu'à faire un vœu à sainte Radegonde.

Ma petite maman s'est mise à rire et



m'embrassant :

– Cela dépend si l'on est bien fidèle à accomplir son vœu.

À ce moment on est venu la chercher pour la représentation ; comme nous n'y assistons pas, nous avons été en récréation.

Je jouais avec Bichon ; elle me dit :

– C'est bien malheureux tout de même ce qui est arrivé à ma petite maman, vous ne trouvez pas, Phanette ?

Je réponds :

– C'est surtout malheureux pour ce pauvre Bichon dont elle a écrasé la patte.

– Vraiment, vous êtes bien méchante de plaindre un chien plus qu'une demoiselle.

– Méchante, moi ! Je ne vous engage pas à le répéter, que je suis méchante !

– Je le répéterai si ça me plaît. Oui, vous êtes une méchante et votre Bichon est une vilaine bête.

Alors, moi, ça me met en colère, surtout

d'entendre appeler ce bijou de Bichon une vilaine bête, et je me mets à donner de bonnes tapes à Bichon. Comme elle n'est pas si forte que moi, pour se défendre, elle m'a fait au bras un terrible pinçon ; je suis sûre que j'aurai un bleu.

L'ennuyeux, c'est qu'elle crie comme tout, cette mauvaise Bichon, si je la touche seulement du bout du doigt. À ses cris, madame Sainte Agathe est accourue : nous étions toutes décoiffées et rouges comme des coqs. Elle a levé les bras au ciel.

– Encore une bataille ! mais elles sont enragées, qu'est-ce que je vais faire de ces mauvaises petites-là !

Et comme Bichon pleurnichait :

– C'est Phanette qui a commencé, c'est toujours elle qui commence ! Madame m'a dit :

– Je vous assure, Phanette, que si je vous y prends encore à battre cette pauvre Roquefeuil, je vous conduis à madame de Virieu. Ainsi, tenez-vous-le pour dit et, pour ce soir, quittez la récréation et allez à l'étude.

J'aurais pu dire que, si j'avais commencé, Bichon s'était bien vengée en me faisant un fameux pinçon, mais ça n'est pas dans mes habitudes, à moi, de rapporter.

Je me demande maintenant comment je vais faire pour accomplir mon vœu, car j'ai une peur affreuse d'être menée à madame de Virieu.

Si vous voulez, ma grande amie, prier sainte Radegonde de se dépêcher d'exaucer mon vœu, je serais de tout mon cœur,

Votre reconnaissante Phanette.

## XXXIX

### *Le Comte de Baulfremont à la Marquise de Listenois.*

Paris, ce 29 mai.

Madame et chère tante,

Je l'aime, je l'adore ! C'est elle, ma mystérieuse inconnue retrouvée enfin ! comprenez-vous mon bonheur ! Je vous en supplie, venez sans retard et hâtez le moment de notre mariage. Elle était exquise dans ce rôle de *Ninette*. Je voudrais que vous l'eussiez vue : quelle grâce noble et aisée, quel aimable embarras quand elle m'a reconnu, car elle m'a reconnu ; elle en a même manqué sa première réplique, et a délicieusement rougi sous son rouge.

Quelle joie que ce soit elle, elle précisément,

la seule que je puisse aimer, que vous m'ayez choisie pour femme !

J'ai plongé votre vieil ami, le comte de Cahuzac, dans une profonde stupeur en lui disant que je connaissais déjà sa nièce. Et même, à ce sujet, je vous prierai de vouloir bien m'excuser auprès de lui. J'étais si transporté que j'ai dû lui paraître, pour le moins, un peu fou. À dire vrai, je l'étais même tout à fait, mais fou de joie, de ravissement, d'enchantement.

Ma tante, je suis à vos pieds, venez et, quand vous l'aurez vue, vous comprendrez que je sois le plus amoureux des fiancés et le plus impatient des amoureux.

## XL

*Le Comte de Cahuzac à Françoise de Montmorin, en l'Abbaye de Panthémont.*

Paris, ce 29 mai.

Eh ! ma nièce, quelle diablesse d'idée est-ce là de vous fouler le pied le jour même où l'on vous doit présenter votre fiancé ! Je vous préviens tout net, qu'à la place de ce garçon je n'y ferais pas tant de façons et fixerais mon choix sur la ravissante *Ninette* à qui vous avez eu la sottise de céder votre place. Par la sambleu ! la jolie fille ! Mon vieux cœur en était tout ragaillardi. Ah ! si j'avais seulement quarante ans de moins, vous pourriez bien, ma nièce, faire votre deuil de mon héritage.

Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance, malgré votre sot accident. Je veux être pendu s'il

est, de par le monde, un plus charmant cavalier et de plus fière tournure que le comte de Bauffremont, et c'est précisément vous qui allez l'épouser.

Il faut que vous sachiez que ce charmant cavalier m'a paru quelque peu vif dans ses manières. Je n'ai pu le voir en arrivant, madame de Virieu ayant voulu me faire part elle-même de votre accident. Après la représentation, il se précipite vers moi le visage rayonnant d'une joie un peu surprenante tout de même, étant donné le retard apporté à votre entrevue. Je lui exprime mes regrets de ne pouvoir vous le présenter.

— Mais je connais mademoiselle de Montmorin, s'exclame-t-il, je l'ai déjà rencontrée, et je suis heureux, ah ! si heureux...

À ce moment on est venu me chercher de la part de madame l'Abbesse qui voulait me rassurer sur votre compte, et je n'en ai pas su plus long de cet écervelé d'amoureux (car il le paraît en diable, amoureux, vous savez.)

Ah ! çà, dites-moi un peu, friponne, où donc le comte vous a-t-il vue ! Ah ! petite sournoise,

vous vous êtes bien gardée de m'écrire que vous le connaissiez ! Et puis, fiez-vous aux clôtures de l'Abbaye, pour bien garder les filles. Je me creuse la tête. Où diable pouvez-vous bien vous être rencontrés. Enfin, vous me conterez cela quand vous pourrez descendre au parloir.

Il s'agit maintenant de ne pas vous éterniser dans votre lit. Hors de ma vieille demeure je suis un peu comme le poisson hors de l'eau. J'ai déjà de votre Paris par dessus la tête. Dès l'arrivée de la marquise de Listenois, nous allons mener un peu rondement votre mariage.

Vous, de votre côté, j'espère que vous ne vous ferez pas prier pour nous offrir, dans le plus bref délai, un gros garçon qui soit de tout point le vivant portrait de son père.

Vive Dieu, ma nièce, vous allez aimer cet homme-là à la folie, si ce n'est déjà fait, petite friponne.



## XLI

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 3 juin.

Je suis folle de joie, grande mie, mon mariage est décidé. Moi qui m'inquiétais tant de cette première entrevue ! Le comte de Bauffremont me connaît, il l'a dit à mon oncle. Je me demande, par exemple, où il peut bien m'avoir rencontrée. Peut-être à cette réception chez la marquise de Lussac où je t'accompagnai au moment des fêtes de ton mariage. Se peut-il que je ne l'aie pas remarqué ! un gentilhomme de si haute mine !

Toutes les *blanches* en sont folles et sont venues m'en faire des compliments à n'en plus finir.

Pourquoi faut-il que ce maudit pied m'ait

empêchée de jouer mon rôle de *Ninette* et de me faire honneur, aux yeux de mon fiancé, de mon grand habit ! J'enrage ! Mais d'autre part, n'est-il pas bien plus flatteur pour moi d'avoir gagné son cœur sans avoir eu à recourir à nul artifice de toilette ?

Tu peux penser si j'ai accablé les *blanches* de questions sur son compte.

– Comment le trouvez-vous ?... Et son costume ?... Avait-il l'air bien ennuyé ?

À quoi Verneuil s'est empressée de répondre :

– Ah ! pas du tout. C'est-à-dire, il a eu d'abord l'air très étonné en apercevant Tourzel, et puis il a paru plongé dans un véritable ravissement. Il faut dire aussi que Tourzel s'est surpassée et a été exquise, merveilleuse, divine.

Ne trouves-tu pas que cet éloge de la *Merveille* était fort désobligeant pour moi ? Je n'en ai cependant rien témoigné, tout occupée que j'étais de ce qu'elle m'avait dit, touchant l'attitude de mon fiancé. J'étais très fâchée qu'il n'eût montré nul chagrin de l'accident qui

retardait notre entrevue, et je me proposais de lui faire de vifs reproches sur son indifférence quand nous serions définitivement accordés.

Je n'étais cependant pas sans inquiétude, quant à ces définitives fiançailles. Ce retard apporté à notre entrevue prolongeant bien cruellement mes incertitudes.

Juge de ma joie en recevant la lettre de mon oncle ! Il me dit que le comte me connaît, qu'il lui a paru follement épris de moi et extrêmement impatient de hâter notre mariage.

Je brûlais de faire lire aux *blanches* cette bienheureuse lettre ; je n'en ai rien fait cependant, mon oncle ayant une façon un peu rude de faire fi ! de mes avantages naturels, lesquels lui sont cependant totalement inconnus, puisqu'il ne m'a pas vue depuis bien des années. Je me suis donc contentée de leur lire les passages dans lesquels il est question de la joie et de l'amour de mon fiancé.

Après cette lecture, j'ai pris ma petite revanche de Verneuil, je lui ai dit négligemment :

– J’espère pour les demoiselles qui ont joué, et surtout pour la *divine* (et j’ai appuyé sur divine) Tourzel qu’elles auront eu des auditeurs plus attentifs que mon fiancé. Vous voyez, il était si absorbé par sa joie de notre prochain mariage qu’il n’a dû leur prêter qu’une attention bien distraite.

Mais Verneuil avait été si étonnée par la lecture de ma lettre qu’elle en a oublié de me décocher une de ses habituelles impertinences.

Tourzel, elle, était devenue toute pâle, comme cela lui arrive du reste toutes les fois que l’on parle devant elle de mon fiancé. Je lui ai demandé :

– Vous me ferez bien, n’est-ce pas, le plaisir d’assister à mon mariage avant de quitter Panthémont ?

Elle m’a répondu d’un ton glacial :

– Je ne l’espère pas, ayant écrit à ma tante que mon désir était de la rejoindre au plus tôt au Chapitre de Remiremont.

Ah ! que voilà bien un étrange désir !

Comme j'accablais Moustier de questions sur mon fiancé, elle s'est mise, par manière de jeu, à écrire son portrait ; je t'envoie copie de ce portrait.

« Le comte de Bauffremont a le teint brun, des yeux dont on ne peut soutenir l'éclat. Il est extrêmement beau de visage et bien fait de sa personne. Il y a, dans toutes ses manières, un agrément qui fait qu'on ne peut regarder que lui dans les lieux où il paraît, avec cela un air de hauteur et de fierté qui dit la grandeur de son rang et lui va le mieux du monde. Il portait un habit moiré couleur de paille, avec des parements en étoffe glacée d'or et de gros vert, et l'aiguillette or et vert sur l'épaule. Une agrafe d'émeraude retenait son ruban de Steinkerque. Ses garnitures de grands et petits boutons étaient en prime opale enrichies de brillants, et de même la monture de son épée. Sa coiffure était à deux touffes de cheveux ondulés et poudrés de couleur écrue qui lui tombaient légèrement et gracieusement sur l'encolure. Il portait ce galant costume avec une grâce fière et non pareille. »

Toutes les *blanches* à qui je l'ai montré se sont récriées sur la ressemblance de ce portrait. Seule Peyrusse a déclaré que ce portrait était très flatté.

– Certainement, ajoutait-elle, il est bien, votre fiancé, très bien même, mais enfin, il n'est pas le seul, et je pense que le vicomte de Chauvigny...

Mais ce fut une protestation générale : toutes les *blanches* sont d'avis que mon fiancé est à cent piques au-dessus du vicomte de Chauvigny.

Je t'embrasse, grande mie. Sans cette stupide foulure, je serais la plus heureuse des fiancées du royaume. Ce n'est que quelques jours à attendre, mais qu'ils sont longs à mon impatience !

## XLII

*Simonne de Tourzel à Valentine  
de Marcé, à Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 3 juin.

Tu attends, me dis-tu, ma lettre avec le pressentiment qu'elle t'apportera d'heureuses nouvelles. J'étais folle, vois-tu, quand je t'ai écrit la dernière fois, folle d'avoir presque espéré je ne sais quelle impossible joie. J'étais dans l'attente d'une heure si lumineuse, j'en avais le cœur tout enivré. Depuis, ah ! depuis...

Mais c'est le récit de la représentation que tu me demandes. Que te dirai-je ! j'étais dans un tel état de trouble ! Je savais bien que j'allais le revoir, et cependant quand, me décidant à lever les yeux, je l'aperçus enfin, je sentis au cœur un choc aussi violent que si ce revoir eût été

imprévu. J'en manquai, du coup, ma réplique, et me sentis rougir sous mon rouge.

Lui cependant me regardait avec un air d'étonnement et de ravissement dont je fus transportée, me plaisant à oublier que ce n'était pas pour moi, mais bien pour une autre, pour sa fiancée, qu'il était là.

Je ne le regardai plus pendant la suite de la représentation. Je parlai, je chantai comme dans un rêve ; mais je sentais son regard sur moi et cela me noyait le cœur d'un trouble délicieux.

Comment te dire ma joie d'avoir enfin retrouvé son regard si pareil à celui qu'il abaissait sur moi, en ces inoubliables minutes où il me tint serrée dans ses bras. Il était là, il me regardait de ce même regard qui m'avait pris le cœur. Cela seul importait, j'oubliai tout le reste. Mais cela c'était le rêve, la fugitive illusion. Le réveil a été dur ; si prévu cependant !

Il connaît Montmorin, il l'aimait en secret ; il hâte de tous ses vœux le jour de leur mariage. Et moi, moi j'ai été le jouet de je ne sais quelle folle illusion, je le sais, j'en suis sûre, je n'en puis



douter... et pourtant ce regard, si pareil à celui dont je chérissais le souvenir !...

Et c'est à Montmorin qu'il pensait, c'est elle qu'il va épouser, c'est elle qu'il aime. Il me semblait qu'un infini d'amertume tenait dans cette pensée : C'est elle qu'il va épouser. Celle-ci : C'est elle qu'il aime ! n'est-elle pas cent fois plus cruelle ? Il ne s'agit point ici d'un de ces mariages, si fréquents chez les gens de qualité, faits par l'accord des deux familles avec l'indifférente approbation des deux fiancés. Il l'épouse parce qu'il l'a choisie, parce qu'il l'aime, elle, Françoise de Montmorin ! Ah ! tout en moi proteste et se révolte à cette idée.

Maintenant je n'ai plus qu'un désir : partir, ne pas assister à ce mariage qui doit être célébré dans la chapelle de l'Abbaye. Je vais écrire à ma tante pour la prier de hâter le moment de mon admission au Chapitre. Il me semble que nulle retraite ne sera assez lointaine et cachée pour servir de refuge à la pauvre âme blessée de

Ta triste amie.

## XLIII

*Françoise de Montmorin à Renée  
de Goulaille, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 8 juin.

Tes félicitations ont doublé ma joie, grande mie. Comme tu le dis, quelle gloire pour moi d'avoir fixé un cœur que l'on croyait impossible à fixer ! Les *blanches* sont toutes éperdues d'admiration pour mon fiancé. Depuis que je leur entends célébrer ses louanges sur le ton le plus enthousiaste, mon affection pour mon fiancé a atteint un incroyable degré de chaleur, je sens qu'il me fera manquer à toutes mes résolutions et que l'indépendance de mon cœur est irrémédiablement compromise. Oui, moi, Françoise de Montmorin, j'en viendrai à suivre ton déplorable exemple et à adorer mon mari, tout comme une petite bourgeoise.

J'ai profité de mon immobilité forcée pour me perfectionner dans l'étude du blason. Te dirai-je les gloires de l'illustre famille de mon fiancé ? Les voici telles qu'elles sont consignées dans le *Trésor des généalogies*.

Le premier du nom fut Ordo, sire de Bauffremont, lequel est nommé dans une Bulle de l'Empereur Conrad, en l'année 1034, ainsi que dans une décrétale du pape Jean XIX en 1035.

Il appert d'un rescrit de Philippe le Hardy que, dès l'année 1283, le roi de France, ainsi que les ducs de Bourgogne, de Lorraine et de Brabant, accordaient au sire de Bauffremont la très noble qualification de « Consanguineus noster charissimus. »

Titulatures héréditaires : Sires et comtes de Bauffremont de Charny, de Montfort et de Mirebeau.

Marquis d'Arc en Barrois, de Listenois de Senecey, de Meximieux, de Clairvaux et de Marnay.

Comtes et barons de Bourlemont, de Charmes,

de Randan, de Marigny, de Salins et de Scey-sur-Saône.

Princes du saint Empire Romain.

Grand Baillifs d'Espée, d'Aval, d'Aumont au comté de Bourgogne.

Commandeurs nés de l'ordre souverain de saint Jean de Jérusalem et de Malte.

Principales alliances : Avec les maisons de Fontenoy, de Choiseul, de Bourgogne, de Brichanteau, de Nangis, de Vienne, de Watteville, de Mailly, de La Rochefoucauld, de Force, de Courtenay, de Quélen, de La Vauguyon, etc.

Illustrations successives : Un maréchal de Bourgogne.

Deux présidents de la noblesse de France aux États-Généraux du royaume en 1588 et 1614.

Un grand Prieur de France pour l'ordre de Rhodes en 1386.

La duchesse de Randan, surintendante et gouvernante du roi Louis XIV.

Un nombre infini de grands capitaines et d'illustres négociateurs ; plusieurs chevaliers du Saint-Esprit, et sept chevaliers de la Toison d'Or.

Il est encore à considérer que c'est à partir de Pierre de Bauffremont, comte de Charny, qu'on voit inscrit sur la première liste de ces chevaliers, à la création de l'ordre de Bourgogne en 1430, Henri de Bauffremont, comte de Senecey, dont la fille unique avait épousé Gaston de Foix, le dernier de la royale et valeureuse maison de Grailly.

Que t'en semble, ma chérie ? Encore que je sois d'un sang à pouvoir prétendre aux plus illustres alliances, celle-ci dépasse toutes mes espérances. Peyrusse elle-même est obligée de le reconnaître : les Chauvigny ne sauraient, et de bien loin, soutenir la comparaison avec les Bauffremont, tant pour l'ancienneté que pour l'illustration. Aussi a-t-elle refusé le *Trésor des généalogies* que je lui proposais de lui prêter, en me disant :

– Merci, je connais très bien la généalogie des Chauvigny.

Il est certain qu'elle n'aura pas eu de peine à débrouiller les origines de cette famille, ces origines étant, ainsi que je crois te l'avoir déjà dit, loin de se perdre dans la nuit des temps.

En vérité, si cela ne retardait l'heureux moment où il me sera enfin ! donné de voir mon fiancé, je m'accommoderais assez de ces jours d'immobilité forcée. J'ai tant de pensées heureuses à tourner dans ma tête ! et aussi tant de préoccupations dont la principale est ma prochaine présentation à la cour. C'est une affaire de telle importance ! Et la corbeille, les toilettes, la loge à l'Opéra, ah ! mon cœur, quelles délices de penser à tout cela !

J'espère pouvoir faire demain quelques pas dans ma chambre. Mon fiancé a obtenu de venir me voir au parloir dans quelques jours. Cela me fait jeter des regards d'amer regret sur mon grand habit si lamentablement taché et fripé. Quel ennui d'être obligée de paraître devant mon fiancé dans ce fâcheux costume de pensionnaire ! J'aurais tant voulu qu'il me vit dans cet habit où j'étais si bien à mon avantage ! Enfin, puisqu'il m'aime, je

suis assurée de trouver grâce à ses yeux.

Je suis dans une furieuse impatience de savoir quelles douceurs il trouvera à me dire. Je voudrais bien savoir aussi en quel lieu il me vit et prit pour moi un si grand amour. Il croira à une réserve outrée de ma part, quand je lui dirai que je ne l'avais pas seulement remarqué. Je ne voudrais pas que cela fit une trop cruelle blessure à son amour-propre ; mais, d'autre part, il n'est pas mauvais, je suppose, qu'un homme, habitué à ne pas rencontrer de cœurs rebelles, apprenne qu'il est des âmes fières qui ne sont pas si promptes à s'enflammer : cela lui fera sûrement mettre mon amour à plus haut prix.

Et maintenant vienne vite le jour de l'entrevue !

L'immobilité forcée que j'ai dû garder ces derniers temps m'a un peu pâlie ; j'ai soigneusement gardé mon petit pot de rouge. Si j'en passais un peu ? Oh ! très légèrement, un soupçon à peine. Madame Sainte Gertrude ne s'en apercevrait pas, et cela me donnerait cette fraîcheur et cet éclat du teint qui sont, comme tu

Je sais, le principal agrément de mon visage. Cependant, on me dit que cette pâleur me donne un air languissant qui me sied fort bien. Que faire ? Je suis terriblement perplexe.

J'ai déjà consulté plusieurs *blanches* : Peyrusse me dit :

– Mettez du rouge, vous êtes pâle à faire peur, vous avez l'air de revenir des portes du tombeau.

Moustier proteste.

– Mais pas du tout ; à votre place, ma chère je n'en mettrais pas. Cela vous va à ravir d'être pâle et vous donne un petit air friand au possible. Et, comme je déclare que ces avis contradictoires redoublent mon embarras, cette sotte Verneuil me dit :

– Il y a pourtant moyen de tout accommoder.

– Comment cela ?

– Eh ! c'est bien simple : mettez du rouge sur une joue, n'en mettez pas sur l'autre ; votre fiancé décidera ce qui lui plaît le mieux de votre agréable fraîcheur ou de votre intéressante pâleur.

Et les *blanches* de rire, et moi d'enrager ; elle



est tout à fait insupportable, cette Verneuil.

Avec tout ça, je suis encore à me demander si oui ou non je dois mettre du rouge.

Donne-moi ton avis sur cette grave question, grande mie, et reçois les meilleurs baisers de ta petite mie perplexe, mais par dessus tout heureuse, si heureuse !

## XLIV

*Simonne de Tourzel à la Chanoinesse de Bestein,  
au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 8 juin.

Madame et très honorée tante,

Je viens vous demander, comme une grande faveur, de vouloir bien, autant qu'il est en vous, hâter le moment où il me sera permis de vous rejoindre au Chapitre de Remiremont.

J'espère que vous accueillerez favorablement cette requête qui vous prouvera que je suis entièrement réconciliée avec l'idée de cette vie de retraite qui avait d'abord si fort effrayé mes dix-huit ans.

Si même je ne craignais de méconnaître la sollicitude qui vous a fait obtenir mon entrée au Chapitre en qualité de dame nièce, je vous

demanderais l'autorisation de prononcer mes vœux dans un monastère, tant est vif mon désir de vivre loin de ce monde dont de sérieuses réflexions m'ont fait comprendre les périls et les tristesses.

Ne craignez donc point d'avoir rien à retrancher pour moi aux austérités de votre vie. Plus la vie que je mènerai près de vous sera retirée et mortifiée, plus elle répondra au vœu de mon cœur.

J'espère que vous m'accorderez la grâce de vous rejoindre avant le mariage de mademoiselle de Montmorin. Ce mariage, qui doit être célébré dans la chapelle de l'Abbaye, sera accompagné de fêtes auxquelles je serais obligée de paraître, et je veux tout ignorer de ce monde dans lequel je ne suis point appelée à vivre. Veuillez, madame et chère tante, agréer l'expression du respectueux attachement de

Votre nièce reconnaissante.

## XLV

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 11 juin.

Je ne sais plus où j'en suis, mon cœur ; ce qui m'arrive est inouï ! Je pouvais bien soupirer après la visite de mon fiancé (si tant est que je puisse encore l'appeler mon fiancé !!) Ah ! quelle étrange visite ! Dire que, quand je t'écrivais ma dernière lettre, je n'avais d'autres préoccupations que celle de savoir si oui ou non je devais mettre du rouge ! J'en ai mis, naturellement, il était à prévoir que je ne résisterais pas à la tentation d'en mettre. Mais c'était bien, en vérité, de rouge qu'il s'agissait !

Écoute un peu le récit de cette incroyable entrevue. Tu sauras d'abord qu'au lendemain de

la représentation, mon oncle, qui ne se peut souffrir à Paris, est allé attendre ma guérison à Chanteloup, chez le duc de Choiseul, fils de son meilleur ami. Le comte de Bauffremont n'a donc pu aller lui rendre ses devoirs. Mon oncle lui a écrit un mot, lui disant qu'en attendant l'arrivée de la marquise de Listenois, il l'autorisait à venir me voir au parloir, au jour qu'il lui fixait.

C'était hier, ce jour-là. Mon oncle est arrivé d'abord et m'a accueillie par des railleries bien senties, au sujet de ce qu'il appelle « mon ridicule accident ». Je ne m'émus pas plus que de raison de ce peu chaleureux accueil, tout occupée que j'étais de la prochaine venue du Comte (en vérité, je n'ose plus dire mon fiancé.) Il ne tarda pas à paraître. Après les premiers compliments, afin sans doute de nous permettre de faire un peu mieux connaissance, mon oncle me dit :

— J'ai à causer un instant de questions vous concernant avec madame de Virieu ; en attendant, ma nièce, voilà M. de Bauffremont qui ne sera pas fâché de vous entretenir.

À ce moment madame de Virieu fit son entrée

au parloir, mon oncle la rejoignit. Madame Sainte Germaine, qui m'avait accompagnée, se mit discrètement dans un coin à dire son office, et je me trouvai seule devant le Comte.

Je t'assure que je n'avais nul besoin de rouge. J'étais en proie au trouble le plus profond, à l'émotion la plus délicieuse. Comme le Comte gardait le silence, je me hasardai à lever les yeux vers lui : il me parut infiniment plus séduisant que je ne l'avais cru d'après les portraits les plus flattés que les *blanches* m'avaient faits de lui.

Il me regardait d'un air tout surpris, et cet étrange dialogue s'engagea entre nous :

– J'espère, se décida-t-il enfin à me dire, que mademoiselle de Montmorin n'est pas souffrante.

Ce fut mon tour de prendre l'air étonné, en m'entendant ainsi parler à la troisième personne. Je lui dis, d'un air, je pense, assez sot :

– Je vous remercie, monsieur, je suis tout à fait remise.

– Vous avez donc été malade, mademoiselle ; croyez que je suis désolé.

Et il jetait d'anxieux et furtifs regards vers la porte qui, de l'Abbaye, donne accès au parloir. Un peu impatientée par ce bizarre début, je repris.

– Pas précisément malade, une simple foulure, vous savez bien l'accident...

– Vraiment, une foulure, cela est très mauvais... mademoiselle de Montmorin a bien dû déplorer... Vous êtes sans doute l'amie de mademoiselle de Montmorin.

– Mademoiselle de Montmorin ? Mais c'est moi qui suis mademoiselle de Montmorin.

– Vous ! se peut-il, c'est vous !

– Mais, monsieur, en quoi je vous prie, est-il si étonnant que je sois mademoiselle de Montmorin ?

– Eh ! l'on s'étonnerait à moins ! Ce n'est donc pas vous qui avez joué le rôle de *Ninette* ?

– Hélas ! non, puisque j'étais clouée dans mon lit par cette foulure.

– Mais si ce n'est vous, qui donc, au nom du ciel, qui donc a joué ce rôle de *Ninette* ?

– Ne le savez-vous pas ? C'est mademoiselle de Tourzel.

Cette simple réponse parut jeter le Comte dans un profond accablement.

– Hé quoi ! murmura-t-il, *Ninette* n'était pas mademoiselle de Montmorin !

À ce moment, jugeant que nous avions poussé assez loin nos confidences, mon oncle vint vers nous.

– Eh ! bien, dit-il joyeusement, le mystère est-il éclairci ? Avez-vous dit à ma nièce où vous l'aviez vue pour la première fois ?

D'hommes plus embarrassés que le Comte, tu n'en as jamais vu ; il hésitait, balbutiait.

– Je crois qu'il y a eu erreur, mon oncle, dis-je d'un air piqué. C'est bien à notre première entrevue que vous assistez.

Ce fut au tour de mon oncle d'être étonné.

– Mais, monsieur, ne m'aviez-vous pas dit...

– C'est vrai, dit précipitamment le Comte ; mais je vous expliquerai... Oh ! c'est bien



simple ! la marquise de Listenois vous dira...

Moi, cependant, outrée du tour qu'avait pris l'entretien, je sollicitai la permission de me retirer, et, laissant le Comte à ses explications embarrassées, je quittai le parloir avec madame Sainte Germaine.

Le soir madame de Virieu me fit appeler et me dit :

– Le comte de Cahuzac vous fera connaître lui-même le résultat de son entretien avec le comte de Bauffremont.

Surmontant la timidité que son grand air m'inspire, j'essayai de l'interroger, mais elle se contenta de me répondre, avec une douceur qui ne lui est pas habituelle :

– Ne vous troublez pas, mon enfant, vous saurez tout quand le moment sera venu. Restez en paix.

« Restez en paix ! » Après ce qui m'arrive ! c'est facile à dire : « restez en paix ! » Le fait est que je suis furieusement tourmentée.

Qu'est-ce que tout cela signifie ! y comprends-

tu quelque chose, toi ? Le Comte a pris Tourzel pour moi ; mais alors, c'est donc elle qu'il connaît, c'est donc elle qu'il aime ! Et moi, qu'est-ce que je deviens en toute cette affaire ?

« Restez en paix ! » ah ! bien oui ! Elle est belle ma paix ! Je suis outrée de colère ! Cette *Merveille*, quelle duplicité ! Il y a certainement une intrigue entre elle et le Comte, sans quoi eût-elle caché qu'elle le connaissait ? Mais je veux à tout prix éclaircir ce mystère.

Je t'embrasse, mon cœur. Qu'advient-il de tout ceci ? Je suis dans une furieuse impatience de le savoir.

## XLVI

*La Marquise de Listenois au Comte de Cahuzac, à Paris.*

Le Tourillon, ce 15 juin.

Eh ! bien, il est gentil, mon neveu ! Une fière idée que j'ai eue là de vouloir le marier, vieil ami !

Savez-vous ce qui nous arrive ? Pardieu ! Je suis d'une colère !.. Le monstre ! le pandard ! Tant y a que, toute affaire cessante, il m'arrive ce matin, et le voilà, au débotté, à me câliner, à me supplier : Ma tante si chère par ci ! Ma tante si bonne par là ! tout cela pour me décider à vous écrire ce que, dans son embarras, il n'a pas osé vous dire nettement. Eh ! bien, il est galant, le poulet qu'il veut que je vous adresse !

Et moi qui, sans cette maudite attaque de

goutte serais depuis longtemps déjà à Paris pour vous demander la main de mademoiselle de Montmorin pour ce coquin de garçon ! « Venez vite, je l'aime, je l'adore ! » Et des désolations pour le moindre retard ! Et maintenant, patatras ! Il y a maldonne !

Il est toujours féru d'amour, cet étourneau, seulement ce n'est pas pour votre nièce, mais bien pour mademoiselle de Tourzel l'héroïne de cet absurde roman que je vous ai conté et dont nous avons tant ri.

Voilà bien ma chance ! Quand je le vis si enflammé pour sa belle inconnue, je lui écrivis, pensant que cela ne tirait pas à conséquence. « Qu'à cela ne tienne, mon beau neveu, si vous la retrouvez, votre mystérieuse pensionnaire, et si son nom est de ceux qui se peuvent accoler au vôtre, la noce est faite. »

Mais je pensai : cherche, mon bon garçon ! Il ne l'a pas cherchée, mais, (faut-il donc croire qu'il y a un dieu pour les amoureux ?) il l'a trouvée tout de même.

Aussi quelle diablesse d'idée a eue votre

petite-nièce d'aller se fouler le pied juste à la veille d'une entrevue avec son fiancé ! Sans doute le fiancé manquait d'enthousiasme, mais il eût sauté le pas tout de même. Après c'eût été l'affaire de cette jeune personne de prouver à son mari que rien ne ressemble plus à une petite pensionnaire qu'une autre petite pensionnaire.

Maintenant, serviteur ! Par le hasard le plus guignonnant du monde, ne voilà-t-il pas que c'est sa mystérieuse héroïne qu'on lui a présentée, dans l'aimable rôle de *Ninette*, au lieu de votre petite-nièce ! D'où joie, délire de mon neveu qui me supplie de tenir ma parole et de lui permettre d'éprouver sa belle inconnue puisqu'il l'a retrouvée. Quant à la parole donnée par moi à vous, il paraît n'en avoir cure !

Que faire donc ? Je le connais, le coquin ! L'obliger à épouser contre son gré ? mais la belle avance ! Comme le disait notre ami l'abbé Galiani d'un garçon épousant ainsi par contrainte : « Notre jeune homme tirera à lui le licou et laissera aller la bête après. »

Surtout, vieil ami, ne soyez point trop fâché

contre ce méchant garçon qui brise ainsi ce dernier rêve de joie de notre vieillesse, d'avoir un petit enfant un peu à nous deux. Il est, voyez-vous, un peu tard pour faire l'apprentissage du bonheur.

## XLVII

*Françoise de Montmorin à Renée de  
Goulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 18 juin.

Je n'ai pu encore me décider à raconter aux *blanches* ce qui s'est passé au parloir. Elles croient toutes que le Comte m'adore. Les détromper cela m'humilierait trop, je ne puis m'y décider. Ma situation à l'Abbaye serait intolérable si mon mariage ne se faisait pas. Avoir été pour toutes un objet d'envie, et maintenant... Tiens, cela me rend folle, je ne veux pas y penser. Il faut absolument que ce mariage se fasse ; je ne veux pas croire qu'il ne se fera pas.

Rassure-moi, grande mie : n'est-ce pas, il est impossible que mon mariage soit rompu ? J'étais

bien décidée à épouser le Comte sans le connaître, moi ! Par suite de je ne sais quelle fâcheuse complication, il a pris Tourzel pour moi. Il est détrompé, maintenant ; il sait que ce n'est pas envers elle, mais bien envers moi qu'il est engagé. Un homme de qualité ne peut manquer à ses engagements. Et après tout, et modestie à part, en m'épousant, au lieu d'épouser Tourzel, je ne vois pas qu'il soit si à plaindre.

Décidément, en attendant la lettre de mon oncle, je ne dirai rien aux *blanches*. Le terrible, c'est qu'elles ne me laissent pas un instant en repos, je leur avais promis mes confidences, elles me pressent de les leur faire.

J'essaie de m'en tirer avec des : Vous comprenez, une première fois, on ne nous a guère laissés seuls ensemble. Quand elles deviennent trop pressantes, je me retranche derrière la discrétion naturelle à ceux qui sont bien épris, ou bien je feins des scrupules : Même à des *blanches* une fiancée ne peut pas tout dire... Alors elles sont furieusement fâchées contre moi et me traitent de sotte mystérieuse.



Ah ! quel ennui ! et dire que c'est cette *Merveille* qui me vaut tout cela ! Quelle revanche j'aurai à prendre d'elle après mon mariage ! et aussi du Comte, car il me semble qu'il n'a pas agi en galant homme, en montrant ainsi sa déception, et je lui dirai bien son fait sur ce point, je ne me laisserai fléchir qu'après lui avoir bien tenu rigueur sur son attitude. Tout cela après notre mariage, s'entend, car, avant, je ne vais pas être assez sotté pour le rebuter par mes froideurs.

Il me semble, à tout instant, que je vais être appelée au parloir. N'est-ce pas, qu'il devrait avoir à cœur d'effacer, par son empressement à me revoir, la déplorable impression qu'il doit bien supposer que j'ai gardée de notre première entrevue ?

Je t'embrasse, mon cœur. Et cette lettre de mon oncle qui n'arrive pas ! Ah ! je suis furieusement tourmentée.

## XLVIII

*Le Comte de Cahuzac à la Marquise douairière  
de Listenois, en son château du Tourillon.*

Paris, ce 20 juin.

Madame et respectable amie,

Eh ! que pourriez-vous faire puisque le diable s'en mêle, comme il s'est toujours mêlé de mes affaires, me tirant à hue ! quand je voulais aller à dia ! j'entends me faisant aux trois quarts périr de faim et de froid, dans cette rude campagne de Bohême, pendant que ce coquin de marquis de Listenois (Dieu ait son âme !) vous épousait.

Bien avant votre lettre, l'éloquent embarras du comte de Bauffremont m'avait appris que, s'il brûlait de convoler en justes noces, ce n'était assurément pas avec mon oie grasse de nièce. (À dire le vrai, je l'ai trouvée fort embellie cette

petite, et pas mal en point du tout.) Mais si c'est de la belle pensionnaire qui a joué le rôle de *Ninette* que votre neveu est épris, rien à faire, voyez-vous. Ah ! l'aimable fille, le friand morceau ! et comme je comprends que l'on fasse les cent mille folies pour cette jeune beauté. D'honneur, marquise, après le vôtre, onques ne vis visage plus aimable et plaisant à regarder. Que votre coquin de neveu l'épouse donc, ce sera un heureux mortel, tout aussi vrai qu'il est, pardieu ! le plus charmant cavalier du monde.

Certes, il m'en coûte, à moi aussi, de renoncer à cet espoir, qui réjouissait nos vieux cœurs, d'un gros poupon qui serait un peu notre petit à nous deux. Mais quoi ! ce n'est pas la faute de votre neveu. Il acceptait le mariage, sans grand enthousiasme, il est vrai ; mais c'était l'affaire de ma péronnelle de nièce de lui inspirer d'autres sentiments. Au lieu de cela, la voilà qui s'avise de se fouler le pied. À quoi cela rime-t-il, je vous le demande ! se fouler le pied, et dans sa chambre encore ! Et moi qui ai escaladé toutes les montagnes du Tyrol, est-ce que je me suis foulé le pied, moi !

Pure malice du diable, vous dis-je, ce qui nous arrive. Je suis d'une colère, quand j'y pense !... Aussi j'écris à ma nièce pour lui dire son fait ; peste soit de la sottie fille ; qu'elle aille au diable ; je veux dire au couvent, elle pourra s'y fouler le pied à loisir. Son pendard de frère lui doit une fameuse chandelle, car le revoilà plus que jamais mon héritier.

Je vous baise les mains, marquise, et mets à vos pieds l'expression de mon tendre respect.

## XLIX

*Le même à Françoise de Montmorin,  
en l'Abbaye de Panthémont.*

Paris, ce 20 juin.

Eh ! ma nièce, je vous l'avais bien dit ; vous avez mal pris votre temps pour vous fouler le pied.

Le chasseur qui est couché quand sonne le lancer, risque fort de rentrer bredouille. Ainsi en sera-t-il de vous ; je vous avais préparé un fin gibier de mari ; affaire manquée, n'en parlons plus !

Vous perdez là un bien aimable fiancé ; consolez-vous en pensant que si les fiancés paraissent en général charmants, le mariage en lui-même ne vaut pas le diable.

Vous en serez quitte pour imiter votre vieil

oncle (quand je dis imiter, j'entends seulement au point de vue du célibat, car, pour le reste, je n'ai pas la prétention d'avoir été un modèle à proposer aux élèves de l'Abbaye de Panthémont). Je ne me suis pas marié, et cela ne m'a pas empêché d'arriver à mes soixante-dix ans bien sonnés.

Du reste, vous ne serez contrainte en rien, si le célibat n'a rien qui vous séduise, vous irez au couvent, si le cœur vous en dit ; c'est, à mon avis une assez chienne de vie, mais quoi ! l'occasion n'a qu'un seul cheveu et vous n'avez pas su le saisir.

Je vais partir sans vous revoir parce que, voyez-vous, il me faudra un certain temps avant de me résoudre à vous pardonner de ne m'avoir pas donné pour neveu l'aimable jeune coquin que je vous destinais pour mari.

Votre mauvais sujet de frère va se réjouir de votre sottise aventure, car il reprend naturellement ses droits à mon héritage, et cela aussi me fâche très fort.

Adieu, ma nièce ; mandez-moi vos intentions

sur ce que vous souhaitez faire au sortir de  
Panthémont. Si le cloître vous tente, ne vous  
gênez pas, car je n'ai à vous offrir auprès de moi  
qu'un peu réjouissant célibat, et j'imagine que  
mes uniques distractions : mes chiens et ma  
quotidienne partie de reversis, vous paraîtraient à  
la longue quelque peu monotones.

Sur ce, je vous embrasse et reste, malgré tout,

Votre oncle bien dévoué.

## L

### *La Chanoinesse de Bestein à Simonne de Tourzel, en l'Abbaye de Panthémont.*

Chapitre de Remiremont, ce 23.

Ma chère nièce,

J'ai reçu deux lettres qui m'ont grandement étonnée, j'hésitais à vous en faire connaître le contenu, craignant de troubler la paix de votre cœur ; mais votre dernière lettre était si bien telle que je la souhaitais, que je me décide à vous communiquer la proposition de mariage qui m'est faite à votre sujet. Cette communication vous permettra d'éprouver la sincérité et la fermeté de votre vocation religieuse ; je ne veux pas douter un seul instant que vous ne sortiez victorieuse de cette épreuve.

Dans ma tendre sollicitude, j'ai cru devoir



vous montrer les misères et les tristesses du mariage. Grâce au ciel, pas plus qu'il ne l'a été pour moi, l'illustre exemple des infortunes de la grande Mademoiselle ne sera perdu pour vous. Vous avez compris qu'une fille de qualité, ayant au cœur quelque délicatesse de sentiment, ne peut se résigner à subir les froissements, la tyrannie, parfois même les brutalités d'un mari.

C'est avec joie et de plein gré que vous demandez à vous réfugier dans un de ces sûrs asiles que, dans sa bonté, notre Sainte Mère l'Église ouvre aux âmes pieuses et délicates ; vous aspirez même, me dites-vous, à la vie du cloître. Sans vouloir médire des monastères, je vous rappellerai que la plupart s'ouvrent maintenant non seulement aux personnes de qualité, mais aussi à celles qui sont à peine nées. Il me semble donc plus séant à des personnes de notre condition de servir Dieu dans ce Chapitre de Remiremont où l'on a la satisfaction de vivre avec tout ce que la France compte de noms les plus illustres.

Mais que votre ferveur ne s'alarme pas, vous

pourrez vivre auprès de moi d'une vie aussi retirée et aussi mortifiée que vous le souhaitez, et ne serez contrainte en rien sur le point des austérités.

Ceci dit, j'en viens à la communication que je me suis décidée à vous faire.

La marquise douairière de Listenois me fait l'honneur de me demander votre main pour son neveu, le comte de Bauffremont. Elle a cru devoir joindre à sa demande la lettre dans laquelle le comte lui fait l'aveu de son amour pour vous, et la presse de tenter auprès de moi cette démarche.

Ah ! ma nièce, si la Marquise n'avait l'excuse des sentiments maternels qu'elle m'assure éprouver pour cet unique héritier de sa maison, je me verrais dans la triste obligation de rabattre de beaucoup sur l'estime que j'ai toujours eue pour elle. Il est déjà bien choquant que son neveu ait pris la liberté de lui écrire une telle lettre ; mais, il l'est bien plus, qu'elle n'ait point pensé combien ma pudeur serait alarmée par la lecture d'une lettre si passionnée. Fi ! cela est de la dernière inconvenance.

Je rougis encore rien que d'y penser, manière ; mais ne vous alarmez point ; je ne mettrai point sous vos yeux l'expression d'une ardeur si contraire aux saintes lois de la bienséance et de la pudeur.

Vous serez moins étonnée de cette audace du comte de Bauffremont, à qui vous croyez sans doute être entièrement inconnue, quand vous saurez que c'est lui qui, à Versailles, par ce jour d'orage, vous prit dans ses bras pour traverser le ruisseau. Vous savez combien cette liberté si contraire aux convenances me mit en courroux, et que je n'augurai rien de bon du gentilhomme capable d'une telle audace. Vous voyez que l'événement justifie la mauvaise opinion que je pris de lui en cette circonstance.

J'attends avec impatience la réponse que vous allez me charger de transmettre, sûre qu'elle sera telle que je la souhaite pour la confusion de ce jeune libertin. Ce me sera une bien douce satisfaction de montrer à la Marquise que les sentiments dont elle n'a pas craint de me communiquer l'expression sont de ceux qui ne

peuvent que pénétrer d'horreur une âme virginale  
comme la vôtre.

Sur ce, ma chère nièce, je prie Dieu qu'il vous  
ait en sa sainte garde.

## LI

*Simonne de Tourzel à madame la chanoinesse de Bestein, au chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 1<sup>er</sup> juillet.

Madame et chère tante,

Hélas ! que vous dirai-je ! Ma vocation religieuse était sans doute bien chancelante ; mais quoi ! j'ai dix-huit ans, que cela soit mon excuse. À cet âge, le renoncement aux joies de la vie est rarement aussi profond et sincère qu'on l'imagine aux heures tristes de découragement. La réponse que je vous prie de vouloir bien transmettre à madame la marquise douairière de Listenois ne sera donc pas telle que vous la souhaitiez.

Je vous supplie de me permettre de lui dire que, puisqu'elle aime le comte de Bauffremont comme son fils, je serais trop heureuse qu'elle

voulût bien me permettre de la chérir comme ma  
mère.

Veillez, madame et chère tante, agréer  
l'expression de mon respectueux attachement.

## LII

*Françoise de Montmorin à la Marquise de  
Coulaine, à Versailles.*

Abbaye de Panthémont, ce 3 juillet.

C'en est fait, grande mie : elle triomphe, et moi je suis au désespoir. Mon mariage est rompu, et c'est elle, tu m'entends bien, c'est elle, Simonne de Tourzel qui épouse le comte de Bauffremont !

Je l'ai toujours détestée, tu le sais. Ah ! que j'avais raison de la détester et que mon humiliation et mon chagrin sont doublés par cette pensée que c'est elle qui va jouir de cette vie brillante que je souhaite si passionnément et qui m'était destinée.

C'est mon oncle qui m'a annoncé la rupture par une lettre cruellement railleuse, dans laquelle

il ne me laisse pour l'avenir d'autre alternative que d'entrer en religion ou de m'ensevelir avec lui, en son château de l'Isle. N'est-ce point affreux, après tout ce que j'espérais de joie, et de divertissements, jamais si beau rêve eut-il un plus triste réveil ?

Hier madame de Virieu me fit appeler pendant la récréation. Tourzel était assise à ses côtés. Elle se leva et fit mine de se retirer en m'apercevant, mais Madame la retint, puis, me désignant un siège, elle me dit avec bonté.

– Ma chère enfant, j'ai pris une vive part à votre déconvenue, mais enfin, il ne s'agissait que d'un projet formé par votre famille et votre cœur n'est pas atteint par cette rupture.

Ne trouves-tu pas qu'elle en parle bien à son aise, madame de Virieu ? Je voulais protester, mais l'amour-propre me retint. Madame continua :

– Le comte de Bauffremont avait rencontré mademoiselle de Tourzel et avait gardé une vive impression de cette unique rencontre. Ignorant jusqu'à son nom et ne sachant nul moyen de



parvenir jusqu'à elle, il crut pouvoir consentir au projet de mariage formé par vos deux familles. Mais il l'a revue le jour de la représentation et a pensé qu'il ne pouvait, en galant homme, vous offrir un cœur appartenant (il n'en pouvait plus douter) à une autre. Bref, il demande mademoiselle de Tourzel en mariage.

Tu sais ma sottise timidité devant madame de Virieu, et que je n'osais jamais l'aborder qu'avec tremblement ; mais, outrée par cette communication qu'elle paraissait trouver toute naturelle, je lui dis avec feu :

– Profiter de l'accident arrivé à une compagne pour la supplanter dans le cœur de son fiancé est un procédé dont je sens toute la délicatesse, et qui du reste ne m'étonne pas de la part de mademoiselle de Tourzel.

En parlant ainsi je regardai Tourzel qui devint pourpre, de confusion sans doute, mais elle garda le silence et n'osa même pas lever les yeux sur moi.

Madame reprit, et toute trace de bonté avait disparu de son accent impérieux.

– Mademoiselle de Tourzel n'a à recevoir de personne de leçons de délicatesse. C'est la Providence qui a tout conduit en cette affaire. Votre compagne ne peut être soupçonnée d'avoir cherché à vous supplanter. Ce n'est que sur mes instantes prières qu'elle a consenti à vous remplacer, le jour de la représentation. Recherchée en mariage par le comte de Bauffremont qui l'aime...

– Et à qui elle le rend sans doute bien, dis-je avec une liberté dont l'audace m'étonna moi-même.

Mais, sans s'offenser de l'interruption, Madame poursuivit :

– Je crois que mademoiselle de Tourzel n'a pas à vous faire ses confidences... Avant de s'engager au comte de Bauffremont, elle veut savoir, de votre propre bouche, si, dans votre unique entrevue, il vous a considérée comme la fiancée choisie par sa famille, mais librement acceptée par lui. S'il en était ainsi, s'il y avait eu entre vous une simple apparence d'engagement personnel, elle répondrait par un refus à sa

demande en mariage et se retirerait dans un cloître.

Cela n'est-il pas révoltant ? la parole donnée à la famille n'est-elle pas aussi sacrée que celle donnée à la fiancée ? Mais dédaignant une discussion inutile, je me contentai de répondre.

– Je ne suis pas de celles qui disputent à une rivale le cœur d'un fiancé. Je crois, du reste, qu'un homme incapable de tenir ses engagements n'est pas à regretter.

À ces mots qui la blessaient dans ses plus chers sentiments, Tourzel me foudroya d'un regard de ses yeux qu'elle avait jusque-là tenus hypocritement baissés :

– Mademoiselle !... s'écria-t-elle.

Mais lui imposant silence d'un geste, Madame lui dit :

– Calmez-vous, ma chère enfant, que votre bonheur vous rende indulgente.

Puis s'adressant à moi :

– Et vous, mademoiselle, ne craignez-vous pas que l'on puisse voir dans vos paroles

inconsidérées plus de dépit que de véritable souci de votre dignité ?

Et quand cela serait, n'ai-je pas le droit d'en avoir, du dépit ? On en aurait à moins, je suppose ? Et l'on vient me parler de la Providence ! Eh ! bien, elle paraît se soucier de moi, en cette affaire, la Providence ! Pour moi, je ne vois, en tout cela, d'autre Providence que Bichon... Vilaine bête de Bichon, si je le tenais !... Vois-tu, je suis enragée, oui, exactement enragée.

N'est-ce pas, ma reine, qu'il ne fut jamais un guignon comparable à celui de

Ton infortunée petite mie ?

## LIII

*Simonne de Tourzel à la  
Marquise de Marcé, à  
Nancy.*

Abbaye de Panthémont, ce 4 juillet.

N'est-ce point un rêve, ma chérie ? J'ai envie de me pincer pour me prouver que je ne rêve pas, que je suis bien éveillée. Se peut-il que la réalité soit si douce ? C'est moi qu'il aime ! c'est moi qu'il épouse !

Mais tu ne comprends rien à tant de joie succédant à une si désespérée tristesse. La marquise de Listenois a demandé ma main à ma tante pour son neveu le comte de Bauffremont.

Ma tante m'a transmis la demande, bien persuadée que j'allais la repousser avec horreur. Ma réponse affirmative l'a plongée dans la plus

profonde indignation. Une conduite si versatile lui paraissant mériter les pires châtimens, elle m'écrivit qu'elle va hâter par tous les moyens possibles la célébration de notre mariage, ne mettant pas en doute que ces châtimens ne me viennent promptement de mon propre mari.

Cette idée qu'un prompt mariage paraît à ma tante la meilleure punition de mes fautes imaginaires nous a fort divertis, mon fiancé et moi. Il voulait irrévérencieusement lui répondre : La pénitence est douce ; nous nous embrasserons ! Cette folie nous a fait rire aux larmes.

Est-il nécessaire de vous dire, à ton mari et à toi, que je compte absolument sur vous pour le jour de mon mariage. Viens au plus tôt, ma chérie, il me semble que ce n'est que de vive voix que je saurai te dire mon bonheur si grand, si parfait, si au-dessus de mes rêves les plus fous ! J'aime et je suis aimée, cela me met au cœur une plénitude de joie qui me fait trembler parfois.

Te dirai-je la folie de cette exquise Phanette ?

Elle parlait à tout propos d'un certain vœu sur

lequel elle refusait de s'expliquer nettement ; mais, toute à ma tristesse, je ne prêtais pas grande attention à ses mines mystérieuses.

Lorsque la mignonne eut appris mon mariage, elle vint à moi et, jetant câlinement ses bras autour de mon cou, elle me dit :

– Je le savais bien, moi, que vous vous marieriez.

– Vraiment, petite Pha, vous le saviez ?

– Mais oui, puisque j'avais fait un vœu à sainte Radegonde pour lui demander cette grâce, et vous savez bien que les vœux que l'on fait à sainte Radegonde sont toujours exaucés.

– C'était donc là ce vœu mystérieux. Et qu'aviez-vous promis, Phanette chérie ?

– J'avais promis. (elle hésita un moment, puis, avec un grand sérieux) j'avais promis de donner tous les jours une tape à Bichon.

– Comment ! battre ainsi un pauvre petit chien ! Fi ! Mademoiselle, cela est fort méchant !

Très offensée par ma supposition, Phanette délia ses bras de mon cou.

– Oh ! fit-elle, pouvez-vous me croire si méchante ; battre Bichon, moi ! ce pauvre amour de Bichon !

– Mais c'est vous qui me le dites, Phanette, que vous avez promis de lui donner tous les jours une tape.

La chérie se mit à rire.

– Pas au Bichon de la petite comtesse, oh ! non, il est bien trop mignon ; c'est à Roquefeuil que j'avais promis de donner des tapes ; c'est elle, Bichon, nous l'appelons ainsi toutes les *rouges*.

– Mais, petite Pha, faire vœu de donner des tapes à sa compagne, c'est tout de même un vœu bien extraordinaire !

Mais elle, sans s'émouvoir :

– Oh ! c'est surtout un vœu bien difficile à accomplir ; vous n'avez pas idée comme des fois c'était difficile ! Heureusement Bichon est en général insupportable, et alors c'était plaisir de la battre comme plâtre : mais les jours où elle était gentille, ainsi le jour où elle m'avait donné des



*darioles*, vous comprenez, ça m'ennuyait de la taper.

– Et vous l'avez tapée tout de même, monstre chéri de petite Pha ?

– Il le fallait bien, sans quoi sainte Radegonde n'eût pas exaucé mon vœu.

Dis un peu si elle n'est pas à croquer cette délicieuse Phanette !

Le pauvre Bichon (le vrai, celui de la petite comtesse) commence à trotter sur ses chères petites pattes. Madame ayant dit devant moi à cette pauvre Montmorin qu'en cette circonstance c'était la Providence qui avait tout conduit, celle-ci l'a répété aux *blanches*, en ajoutant, furieuse.

– Une Providence à quatre pattes, alors, car sans ce stupide Bichon, tout cela ne serait pas arrivé !

Cela a été un éclat de rire général et, depuis, ces demoiselles n'appellent plus cet amour de petite bête que : Sa Providence Bichon.

Une seule chose m'afflige en cette plénitude de bonheur, c'est la déception de cette pauvre

Montmorin. Heureusement, la seule fois où elle a vu le comte de Bauffremont, il lui a montré assez clairement qu'elle n'était pas la fiancée de ses rêves pour qu'elle ait eu le droit de lui vouer tout le contraire de sa sympathie ; mais si elle l'avait aimé, si elle s'était crue aimée de lui, elle ne pourrait se consoler de perdre son amour.

Verneuil, qui lit par dessus mon épaule, m'enlève la plume pour t'écrire quelque folie sans doute.

*« Ma reine, tu le vois, la seule Iphigénie  
En ce commun bonheur pleure son ennemie. »*

VERNEUIL-RACINE.

Là, quand je te disais !... Chère amie, si heureuse de mon bonheur ! Elle se réjouit avec moi de t'embrasser prochainement, ma chérie.

Ta trop heureuse Simonne.

## LIV

*Stéphanie de Surgère à Germaine d'Aubijoux,  
au Chapitre de Remiremont.*

Abbaye de Panthémont, ce 10 juillet.

Ma grande amie,

Je le savais bien, moi, que sainte Radegonde exaucerait mon vœu ! Ma petite maman se marie avec le comte de Bauffremont qui est si beau que toutes les *blanches* en raffolent.

J'ai conté mon vœu à ma petite maman. Figurez-vous qu'elle avait compris que c'était Bichon que j'avais promis de battre, le vrai Bichon, le Bichon chéri de la petite comtesse et de toutes les *rouges*. Cela m'a un peu fâchée qu'elle me pût croire si méchante ; je lui ai dit qu'elle se trompait bien, qu'il ne s'agissait que de Roquefeuil-Bichon, alors elle a bien ri.

Tout de même, je suis contente que toutes ces batteries soient finies, parce que madame Sainte Agathe commençait à ne plus m'aimer du tout, car elle croyait que j'étais devenue méchante, ne sachant pas que j'avais fait un vœu, et cela me faisait beaucoup de peine.

Le jour où nous apprîmes le mariage de ma petite maman, Bichon vint me dire :

– Il paraît que votre mademoiselle de Tourzel va épouser le fiancé de ma petite maman, à moi, vous avouerez que cela est bien singulier.

Je répliquai :

– Pourquoi singulier ? ma petite maman est bien plus jolie et plus aimable que la vôtre, alors le comte de Bauffremont la préfère ; il n'y a là rien de singulier, tout le monde à sa place en ferait bien autant.

– Et moi je vous dis que mademoiselle de Tourzel est une vilaine, d'épouser le fiancé de ma petite maman, oui, une vilaine, vous entendez, Phanette !...

J'entendais si bien que je me préparais à lui allonger une bonne tape ; mais je pensai que puisque mon vœu était exaucé, je pouvais bien, pour cette fois, ne pas battre Bichon quoiqu'elle le méritât, vu que je l'avais tapée si souvent injustement.

Bichon fut si étonnée de voir que je ne la tapais pas qu'elle n'en revenait pas ; alors nous fîmes la paix tout de suite, et elle convint que ce n'était pas vrai du tout que ma petite maman fût une vilaine.

Voyant cela, je promis de lui faire donner, en plus du sac de bonbons qui sera distribué à toutes les *rouges*, le jour du mariage, un bel éventail, comme aux blanches et à moi, et elle fut si contente qu'elle demeura d'accord que ma petite maman est bien plus jolie et plus aimable que la sienne, aussi, maintenant nous sommes très bonnes amies.

Il ne me reste donc plus qu'à remercier de tout mon cœur sainte Radegonde d'avoir si bien exaucé le vœu de

Votre petite Phanette.

Pour copie conforme

MARCEL DHANYS.



Cet ouvrage est le 1215<sup>e</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.